

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTZaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

SEUL MOT D'ORDRE POUR LE PREMIER MAI...

POUR L'ESPAGNE D'ABORD !

Briser le blocus !

C'est le devoir qui s'impose aux prolétaires français

Intensifier la solidarité !

Face au lâche abandon des dirigeants du Front Populaire

Le 1^{er} mai n'a pas toujours été ce que depuis quelques années il devient de plus en plus : une manifestation de la paix sociale.

Né dans la violence des conflits sociaux, il a été pendant près d'un demi-siècle l'anniversaire symbolique de la lutte des classes. Que les dictatures stalinienne ou hitlérienne en aient fait les premières une journée d'unité patriotique ou de trêve sociale, que les démocraties capitalistes s'efforcent de les suivre dans cette voie, ne saurait cependant retirer au Premier Mai, son caractère initial de journée revendicative du Travail.

On n'effacera pas davantage le passé tragique des 1^{er} mai d'autant que le sens symbolique est inscrit en lettres de sang dans tout l'univers, partout où Capital et Travail se dressaient face à face dans une opposition inexorable. Le Premier Mai, c'était une journée de lutte internationale qui affirmait par-dessus les frontières la solidarité de tous les travailleurs du monde.

Malgré Staline faisant défilé en guise d'hommage au 1^{er} mai les bataillons et les koulaks soviétiques sur la Place Rouge ; malgré Hitler concentrant de force les masses ouvrières de Berlin sur l'aérodrome de Tempelhof pour chanter le Deutschland über alles ; malgré notre

Front populaire qui veut transformer, à grands coups de Marseillaise, les manifestations énormes, en autant de parades chauvines, le Premier Mai doit rester la journée du prolétariat international.

Jamais comme en cette année 1937, celui-ci n'a eu de raisons d'affirmer sa conscience de

classe — cette conscience de classe à laquelle faisait appel l'émouvant manifeste de la C.N.T.F.A.I. et des Jeunesses libertaires que nous avons publié la semaine passée.

Tout un pays qui a voulu secouer le joug du capitalisme et de la dictature est mis à feu et à sang par les hordes fascistes appuyées et encouragées par l'inertie calculée des « démocraties ».

Des populations entières sont massacrées sans quartier par les brutes volantes. Madrid est un monceau de ruines. Valence, Barcelone, sont bombardées par des navires confortablement installés derrière la ligne de blocus.

La petite ville de Guernica, en pays basque,

Ce n'est pas pour aboutir à des mascarades gouvernementales et politiciennes que le sang ouvrier a coulé dans les journées du Premier Mai

REPONDONS A L'APPEL DE NOS CŒURS

Nous avons dit que, pour assurer le financement de la colonie Ascaso-Durruti (200 enfants à raison de 50 fr. par enfant et par mois), le Comité « pour l'Espagne libre » a besoin de recevoir dix mille francs par mois.

Le Comité se préoccupe d'ores et déjà de s'assurer des ressources ayant un caractère certain et régulier et il a le ferme espoir qu'il parviendra, dans un laps de temps relativement court, à obtenir ce résultat indispensable au fonctionnement normal de cette colonie.

Aux organisations, groupements et amis particuliers qui s'intéressent à son effort, il demande de lui faire confiance et il sait que cette confiance ne lui sera pas refusée.

Mais chacun reconnaît qu'il ne s'agit pas d'une petite affaire et que, pour mettre debout une entreprise d'une si évidente utilité mais d'une telle envergure, et pour lui donner la solidité qu'elle exige, il est prudent de ne pas escompter un succès foudroyant.

Le Comité estime raisonnable de prévoir qu'un certain temps s'écoulera avant que soit définitivement acquis l'équilibre budgétaire désirable.

Ayant mis à l'étude divers projets destinés à jeter le pont appelé à relier cette fin d'avril à l'époque entrevue, le Comité s'est

arrêté à l'idée d'une GRANDE ET BELLE TOMBOLA DE SOLIDARITE.

Cette tombola, bien organisée, sera dotée de plusieurs lots de valeur appréciable — le Comité en donnera incessamment la première liste et cette liste s'enrichira certainement d'autres lots que sollicite le Comité.

Cette tombola mettra en circulation cent mille billets à un franc.

En évaluant à 40 % les frais de toutes sortes, chaque billet placé laissera un bénéfice net de 60 centimes.

Si les 100.000 billets sont placés, le bénéfice net s'élèvera à la somme globale de soixante mille francs ; dans le cas seulement où 50.000 billets seraient vendus, le bénéfice global serait réduit à 30.000 fr.

Etant donné ces chiffres, le Comité a décidé et va pratiquement appliquer, dès à présent, les dispositions suivantes :

1^o A fait imprimer 10.000 carnets de dix billets à un franc. Le carnet aura donc une valeur de dix francs.

Nos amis de « L'Espagne libre » ont établi une liste imposante d'adresses, (groupements, syndicats, coopératives, particuliers), auxquelles ils vont envoyer un carnet accompagné d'une circulaire explicative et d'un appel pressant.

A ceux qui recevront ledit carnet, le Comité demande :

1^o de prendre ferme à leur compte per-

sonnel les 10 billets et d'en faire parvenir le montant (afin de couvrir les premiers frais assez lourds) par mandat-carte, à Fautier, 26, rue de Crussol, Paris (XI^e) ;

2^o s'ils ne peuvent prendre à leur compte le carnet reçu, de chercher dans leur entourage le placement des billets dont ils n'auront, ainsi, fait que l'avance ;

3^o de demander au Comité un ou plusieurs autres carnets, dont ils trouveront facilement à céder les billets ;

4^o de faire parvenir, sans retard, au Comité, la liste des groupements et particuliers qu'ils croient disposés à accepter pour eux-mêmes ou à placer le ou les carnets que le Comité s'empressera d'expédier.

Il faut aller vite, très vite, aussi vite que possible.

Chaque semaine, le Comité pour l'Espagne libre, tiendra les lecteurs du Libertaire au courant de ce qui sera fait et à faire.

La date du tirage de la tombola sera aussi rapprochée que cela se pourra.

Amis, tous à l'œuvre ! Donnons la preuve que les sentiments de solidarité nous habitent, qu'ils y sont vivaces et qu'ils sont capables de nous inspirer les efforts les plus virils et d'engendrer les plus belles réalisations.

SEBASTIEN FAURE.

La non-intervention à l'œuvre Défense d'aider l'Espagne ouvrière

Quotidiennement en trois, en cinq lignes, la presse nous apprend que dans telle ou telle ville du Midi de la France des arrestations ont eu lieu pour « infraction à la loi de non-intervention ».

Cela signifie qu'à l'heure actuelle un certain nombre de travailleurs français ou étrangers sont emprisonnés et poursuivis les uns, très rares pour avoir été pris au moment où ils tentaient de passer la frontière, les autres sous le prétexte qu'ils « avaient l'intention » de se rendre en Espagne.

C'est ainsi que des Américains furent arrêtés à Luchon, c'est-à-dire à une centaine de kilomètres de la frontière espagnole, pour la simple raison qu'ils étaient vêtus de la même façon, qu'ils voyageaient en groupe et qu'un seul détenait l'argent de tous. De là à dire qu'il s'agissait d'un détachement à qui il ne fallait plus que distribuer des fusils il n'y avait plus qu'une courte distance qui fut franchie aisément par les très intelligents contrôleurs.

D'autres arrestations ont eu lieu pour réprimer le recrutement. Enfin nombreuses sont encore les poursuites contre les antifascistes qui tentent à leurs risques et périls de passer quelques armes aux ouvriers espagnols.

Après Dine, après Pasotti après tant d'autres poursuivis par les sbires de Blum, c'est, récemment, notre camarade Casier, de Narbonne, qui a été condamné à trois mois de prison. Casier, ancien secrétaire d'un syndicat de la C. G. T., n'a été mis en liberté provisoire, après avoir été transféré à Perpignan, que grâce à la pression directe de la population de Narbonne venue manifester devant l'Hôtel de Ville.

(Suite en 5^e page)

Une importante conférence sur les événements d'Espagne

La C. N. T. et la F. A. I. viennent de décider, à notre demande, d'envoyer à Paris chacune deux délégués pour expliquer aux compagnons de la région parisienne tout le sens de la lutte à laquelle elles participent si ardemment.

Ce sera le vendredi 28 mai, grande salle de la Mutualité qu'aura lieu cette importante conférence. Notre ami Sébastien Faure apportera ce soir-là le concours de son grand talent et de ses convictions si profondément anarchistes aux quatre camarades espagnols.

Tous les anarchistes de la région parisienne, tous les lecteurs du Libertaire, seront présents pour entendre la C. N. T. et la F. A. I. ; pour connaître les difficultés de leurs tâches et pour affirmer plus que jamais leur entière solidarité envers les vaillants copains d'Espagne.

L'Union Anarchiste.

Ce que ne devrait pas être le Premier Mai !



L'imbroglia européen

C'est toujours la même histoire. Le monde revit les heures fébriles d'une avant-guerre où les chefs d'Etat cherchent à s'assurer des alliés et des complices. Actuellement, le bloc anglo-franco-russe appuyé sur un certain nombre de puissances secondaires, semble encore solide ; mais, comme nous l'avons signalé précédemment, des scissions sont possibles et l'impérialisme russe n'a pas encore dit son dernier mot, qui pourrait être un renversement complet de ses positions diplomatiques.

Par ailleurs, une grande activité règne sur le front des chancelleries. Les journaux nous apprennent que M. Eden s'en est allé à Bruxelles conférer avec M. Van Zeeland. Il s'agit d'un nouveau pacte occidental propre à se substituer à Locarno et cadant avec la déclaration de neutralité faite par le gouvernement belge. L'Allemagne sera, sans doute, invitée à apporter sa collaboration à ce règlement.

On signale également le voyage à Bucarest de M. Beck, ministre polonais des Affaires étrangères. Ici nous sommes dans le plus magnifique imbroglia qui se puisse imaginer. Le problème dans son fond est toujours le même et l'intervention de la Pologne ne fait que souligner son caractère impérialiste : il s'agit de trouver un statut d'organisation de l'Europe Danubienne. La Pologne s'est ainsi constituée le négociateur d'un rapprochement entre la Hongrie et la Roumanie sur la base du statut territorial de Trianon. Dans le même temps, Bucarest essaie de réconcilier la Pologne avec la Tchécoslovaquie. Sans succès jusqu'à présent, dit-on. Toutes ces intrigues se compliquent de l'intervention des grandes puissances, qui cherchent à s'assurer une clientèle et à inspirer la politique des petits Etats. La situation rappelle à s'y mé-

Aux révolutionnaires de toutes tendances

Gamarades anarchistes, syndicalistes, révolutionnaires, agissez dans vos syndicats pour imposer en premier lieu des revendications du premier mai :

Assurer pratiquement la DEFENSE DE L'ESPAGNE OUVRIERE.

LA LEVEE DE L'INFAME BLOCUS.

Pour que ces mots d'ordre soient inscrits sur les pancartes syndicales dans le défilé du 1^{er} mai.

prendre celle de l'Europe balkanique pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle et jusqu'à la guerre. Ce qu'on a appelé la question d'Orient est devenu la question de l'Europe Centrale. Les mêmes menaces de guerre s'y trouvent impliquées. Sans doute des efforts d'organisation interne — comme ceux que nous signalons — se font-ils jour. Jusqu'à présent, l'opposition des intérêts impérialistes nationaux n'a point permis qu'ils aboutissent.

Les maîtres du jeu sont la Russie, qui s'est fait une forte position en Tchecoslovaquie et en Roumanie ; l'Allemagne, qui essaie de mettre la main sur l'Autriche, et enfin l'Italie, qui, après avoir opéré un rapprochement inespéré avec la Yougoslavie, navigue du côté de la Hongrie et de l'Autriche, comme l'ont montré les récentes conversations entre le Duce et le chancelier autrichien. Ce qu'on appelle l'axe Berlin-Rome n'est qu'un effort pour ajuster là encore des intérêts évidemment contraires, mais que la situation européenne oblige à une composition provisoire.

Les entretiens Goering - Mussolini prennent ainsi tout leur sens et leur portée sera bientôt connue. Il ne faut pas d'ailleurs se tromper : l'accord sera d'une réalisation très difficile en dépit de l'annonce d'une rencontre spectaculaire entre les deux dictateurs. Le gouvernement allemand semble ne s'engager dans ces négociations qu'avec d'évidentes réserves ; il se demande quels avantages substantiels il peut tirer de l'aventure et ces avantages ne sont pas évidents. A supposer même que l'Italie, pressée, consente à la réalisation de l'Anschluss, il s'en faudrait que celui-ci pût se faire sans que le bloc anglo-français n'oppose son veto. Et devant tous les problèmes concrets, les difficultés sont du même ordre.

Nous pouvons conclure : il serait fou de voir dans cet enchevêtrement d'intrigues un procès d'organisation pacifique de l'Europe. Celle-ci, faite par la guerre et aussi faite pour la guerre. En dernière analyse, la situation se résoudra par un conflit dont nous ne voyons pas encore les dispositions ni les éléments, mais que toutes ces négociations préparent. Après cela, M. Van Zeeland pourra se pencher sur le problème d'une organisation économique de ce monde de désordre où rien ne peut être édifié sur une base solide, le calculateur de Bruxelles, même s'il s'adjoint celui de Washington, n'en trouvera pas la solution.

Il appartient au prolétariat seulement de la trouver.

LASHORTES.

Notes et Glanes

◆ Un type pas content, un qui pète sa rage de partout, c'est notre ami Casimir. Son dernier flambeau est une merveille. Il commence par engueuler ses petits copains du journal, qui n'ont publié qu'en 4^e page des « extraits résumés » — seulement — de la prose casimirienne après la tape reçue par le poulain du P.S.F. à Mortain. Mais, la colère rendant aveugle, le Rocquet n'a pas vu que dans le même flambeau, à la deuxième hospitalité, 150 lignes signées Saint-Brice... qui est du journal.

◆ Mais ceci n'est rien : ce n'est qu'un amuse-gueule. Il faut lire l'article intitulé « Enseignements » et signé La Rocque (soi-même). Ça, c'est du nanan ! Si j'ai bien compris, le colon voudrait, en quelque sorte, « humaniser » les élections ; autrement dit, les rendre honnêtes ! Non, mais, il est piqué, le frère ! Où a-t-il bien pu trouver que l'on pouvait être honnête, et politicien ?

◆ A moins qu'il ne soit, plutôt, hypocritement jésuite. Et, quant à moi, j'accepte comme plus vraisemblable ce deuxième diagnostic, et je m'en réfère pour cela aux phrases suivantes : « Jamais la démocratie ne s'est présentée sous une forme plus haute. Le mensonge est permis. Et la traite des blancs est poussée à ce point qu'on fait table rase de leur confiance, de leur sincérité, de leur fidélité. »

O Casimir, vierge folle, quelle mine offusquée tu dois avoir en pensant à « la démocratie » et au « mensonge permis » ! Baisse pudiquement les yeux, car tu ne dois pas rougir ! Ça pourrait faire plaisir à Thores !

◆ Et cependant, tout va très bien... dit M. Le Comte. Il est heureux du coup de pied au cul reçu par son porte-drapeau et s'en explique ainsi : « Ils sont (les enseignements) tellement caractéristiques, tellement importants, que, les questions de personnes écartées, on peut se demander si cette affaire scandaleuse ne servira pas mieux l'intérêt général qu'un succès obtenu avec quelques centaines de voix d'écart. » Après tout, c'est-y pas mieux comme ça ?

◆ Pour montrer aux P.S.F. et autres S.P.F. que je suis un bon type et que je ne leur en veux pas, j'ai écouté avec toute l'attention voulue, le compte rendu qui me fut fait par un témoin auditeur autant qu'oculaire, de la réunion de propagande pour l'industrie du Livre qui eut lieu, sous l'égide de la Confédération des Syndicats Professionnels Français, le 23 courant, salle du « Petit Journal ». Voici ce que j'ai retenu. Du monde, oui : 1.000 à 1.200 personnes. Mais là-dessus, combien de gars du Croissant ? Pas bécot. Même pas la queue d'un. Par contre, de braves gueules d'abrutis.

◆ Quant aux discours, épatants, étonnants, époustouflants ! Des « Camarades » comme s'il en pleuvait. Comme syndicalisme actif : rien. Que du vent. Par contre, charge à fond, mais idiote, contre la C.G.T. et la vénalité de ses représentants. Mais rien de logique, et, surtout, aucune preuve. Il y eut principalement de la propagande P.S.F. Puis un beau vasouillage. L'un dit : « Nous avons, nous, les S.P.F., signé environ 300 contrats collectifs. » Et un autre affirma en avoir signé plus de 4.000. L'ennui, dans l'histoire, c'est que, pour rester honnête, il faudrait prendre la défense de la C.G.T. actuelle et de ses bonnes.

HENRI GUERIN.

JOUR DE L'AN DES TRAVAILLEURS

La coutume veut qu'en nos pays l'année commence au 1^{er} janvier. D'après certaine histoire, il y a mille neuf cent trente-sept ans, en ce temps-là (comme disent les évangiles), un nommé Jésus, dont l'existence est fort contestable d'ailleurs, fut ce jour-là baptisé selon le procédé israélite. Qu'il ait existé ou non, qu'il ait effectivement promené pendant un certain laps de temps cet amalgame bizarre de pensée, de viscères et d'os que constitue un homme vivant, ou bien qu'il n'eût été qu'un mythe, qu'un héros de légende, qu'importe ? Si le Christ, être réel ou produit d'imaginaires, put accéder à une telle notoriété, c'est parce qu'il répondait à un besoin spirituel du peuple juif opprimé et malheureux et encore trop arriéré pour concevoir une libération sans la personnifier par un libérateur. Pour nous, que d'excellentes raisons inclinent à douter de l'authenticité du Nazaréen, il ne nous plaît de le considérer que de cette façon, c'est-à-dire en tant que concrétisation d'un espoir d'affranchissement.

Certes, les autorités se sont emparées du personnage afin d'endiguer la marche de l'idée. De ce produit d'imaginaires tendues vers la liberté prochaine, ils ont fait un Dieu vengeur et ils ont codifié ses cris de révolte en une morale conservatrice. De ce sauveur étrangement subversif pour son époque, ils ont fait un maître et des lois. Et, depuis ce temps, on célèbre officiellement ses anniversaires et c'est celui de son baptême qui sert de point de départ au cycle annuel.

Les révolutionnaires de 92 l'avaient bien compris qui, pour tout bannir des anciens despotismes, en avaient renié jusqu'au calendrier. Et si minime que puisse paraître ce geste, peut-être ne serait-il pas mauvais de le rééditer. « A chaque peuple ses coutumes », disent certains. A quoi nous voudrions rétorquer, nous qui abolissons les divisions entre peuples : « A chaque classe ses symboles. » Et considérant qu'il est pour nous, travailleurs, une commémoration plus évocatrice que celle de la circoncision d'un dieu hypothétique, nous voudrions que le 1^{er} mai fût le jour de l'an des ouvriers.

Non point, comme d'aucuns pourraient le croire, par un reste de sentiments dévots et de fidélité à des rites. Mais puisqu'il faut bien admettre un jour conventionnel où une année commence, celui-ci nous semble plus logique et plus d'actualité.

Premier mai ! La nature renaît à la vie. Le soleil, terne et fatigué durant les semaines précédentes et qui ne dispensait sa chaleur qu'aux

oisifs capables de l'aller chercher au loin, se montre avec moins de parcimonie et paraît décidé à luire pour tout le monde. L'air est plus clément et la brise plus douce semble disperser à jamais les derniers vestiges d'un hiver douloureux.

Premier mai ! C'est aussi, dans le souvenir du peuple, un jour anniversaire de guerre sociale, un symbole de combats libérateurs, un jour de l'an de luttés émancipatrices. A cette date consacrée par le sang des martyrs, les opprimés, prenant conscience de leurs droits et de leur force, entreprennent d'imposer un contrat social plus équitable.

Hélas ! comme jadis les grands prêtres et les procureurs, les discoureurs et les postulants au pouvoir se sont attachés à refouler cet esprit premier mai. A l'aide des phrases sonores, des clichés romantiques et de sociologies louches, ils ont anesthésié l'élan populaire. A la flamme révolutionnaire, à l'état d'insurrection permanente, ils ont substitué la tactique politicienne, la combinaison de cabinet et le bulletin de vote.

Aussi les résultats sont là ! L'an dernier, ce mois de mai 36, les diplomates populaires triomphèrent et réussirent à se faire hisser aux postes d'où l'on pouvait agir, disait-on. Et l'action, à quelques mois de distance, peut être jugée : crédits de guerre, gages aux possédants, trêve aux revendications, etc. Triste bilan !

De cette faillite nous voudrions que chacun eût conscience. Et tels des enfants qui, à la fin d'une année, promettent de se mieux conduire à l'avenir, nous souhaiterions que beaucoup de prolétaires, qui sont un peu de grands enfants, prissent des résolutions à l'occasion de ce 1^{er} mai 37, jour de l'an des travailleurs. Des résolutions d'agir et non de parler, de combattre et non d'ergoter, d'exiger et non de marchandier bien-être et liberté. Des résolutions de ne plus se fier aux guides ni aux maîtres et de s'attendre de libération, non d'un nébuleux rédempteur, mais d'eux-mêmes.

C'est là un sujet de méditation qui s'impose en ce jour anniversaire de luttés sociales. Et puisse ce 1^{er} mai 1937 être le point de départ d'une ère de virilité révolutionnaire et continuer la tradition des 1^{er} mai passés qu'illustrera la combativité des révoltes de tous pays.

Et que, symbolisant les espoirs d'émancipation des opprimés, il mérite une fois de plus de devenir bientôt le jour de l'an du monde ouvrier, un jour de l'an de liberté, un jour de l'an sans religion, sans église et sans Messie.

MAURICE DOUTREAU.

Ceux qui parlent de nous

Petit à petit la presse de gauche et celle de droite commencent à s'occuper du mouvement anarchiste et du Libertaire.

C'est la conséquence de notre participation constante au mouvement social, de l'augmentation de notre influence aussi ; c'est la preuve que bien plus qu'hier les libéraux apparaissent comme une fraction de la classe ouvrière agissante dont il faut tenir compte.

Mais ce renouveau d'intérêt ne manque pas de révéler une triste ignorance dans tous les milieux à notre sujet.

Il était si facile de traiter les anars de fous, d'illuminés et de mangeurs de carottes, qu'il faut faire un gros effort pour arriver à comprendre et expliquer, à autrui, ce que réellement ils sont, ils veulent, ils font.

Alors, pendant quelques semaines les bons reporters lisent le Libertaire et fabriquent un papier plus ou moins sensationnel.

Que dit-on de nous ?

Peu de bien sûr, mais nous sommes pris en considération et le Libertaire est parfois, souvent même, noté comme contenant des articles sérieux, intéressants, neufs.

Classons les opinions, ce qui n'est pas aisé, car les organes de gauche et de droite se ressemblent à un point tel qu'il est difficile de déterminer leur teinte.

Du côté bourgeois l'intérêt pour notre mouvement est assez vif. Deux raisons à cela croyons-nous ; tout d'abord l'étonnement d'assister à un regroupement révolutionnaire après l'assagissement du P. C., ensuite la nécessité de dresser un épouvantail un peu plus sérieux que les bolchevistes français pour soutenir les sous aux distributeurs de fonds des comités industriels.

A tout seigneur, tout honneur : Le Temps avait commencé une étude — ma foi fort intéressante et avec un souci certain de l'objectivité — sur les différentes tendances révolutionnaires et — par quel mystère ? — s'est arrêté pile au moment de parler de l'Union Anarchiste. Constatait et passons.

Vendémiaire, hebdomadaire pour bourgeois intelligents, a publié un « Voyage au pays de la dissidence » qui semblait intéressant, mais où les embardées se faisaient sentir quand il entrait dans les détails du mouvement syndical.

La revue Esprit, éditée par des jésuites, à tendance spiritualiste, fort curieuse à lire, a consacré un numéro presque entier à l'anarchisme. Mais c'est surtout l'aspect individuel et philosophique qui est étudié, assez sommairement quoique objectivement.

La Liberté — quel beau nom pour un sale canard moribond — emploie le bon vieux langage : apaches, hordes, figures louches, tourbe et autres petits qualificatifs. De quoi faire trembler les vieilles filles abonnées et faire passer la frisson aux « financiers » qui permettent au journal de vivre, ce qui tendrait à prouver que les bailleurs de fonds ne doivent guère être intelligents.

Mais le côté intéressant de ce journal, et de l'armée d'autres feuilles du même genre, quotidiens de province, hebdomadaires confidentiels, petits journaux de chantage bêtes et méchants, bourgeois et de droite, c'est leur réaction devant notre politique prolétarienne et révolutionnaire.

« Avoir châté le Front populaire et voir surgir le Front Révolutionnaire, ça n'en finira donc jamais ? » Tel est à peu près leur réaction.

La République — gauche ? droite ? chut ! ça dépend du patron — a mené une enquête dans les milieux syndicaux et s'est aperçue que l'anarcho-syndicalisme se réveillait et se manifestait un peu partout.

A gauche, sauf les organes des minorités révolutionnaires qui tiennent les anarchistes pour des militants avec qui il faut à présent compter, les journaux sont plus réservés et parlent moins de nous.

L'Humanité, le Populaire se gardent bien de nous citer ou de nous combattre. Les résultats ne seraient évidemment pas garantis et la curiosité de leurs propres lecteurs pourrait rapidement se transformer en sympathie.

La Vie Ouvrière si elle donne de temps à autre des coups de patte au Libertaire ne parle évidemment jamais de la minorité qui se développe au sein de la C.G.T.

Cela n'empêche pas la multitude des petits hebdomadaires locaux, les Front Rouge, les Travailleurs, les Voix, etc., d'attaquer les libéraux évidemment, preuve que notre propagande touche leurs propres membres et sympathisants.

C'est, dans la presse ouvrière, le reflet de ce qui se passe pour les réunions publiques. Le P. C. surtout ne peut plus nous considérer comme quantité négligeable et si ce n'est pas encore la grosse artillerie qu'il déplace, il est obligé de nous envoyer les petits caids locaux pour enrayer la débâcle des anciens suivants qui reprennent conscience.

En résumé notre Libertaire grandit en influence, commence à être lu dans les milieux les plus divers, devient indispensable à tous les militants ouvriers. C'est le résultat de tous les efforts, souvent humbles et méconnus, mais féconds parce que sincères et vrais, de tous les prolétaires qui le rédigent, de tous les copains qui le vendent à la criée, de tous les sympathisants qui le refilent à leur voisin d'atelier.

Le Libertaire doit se fortifier et se développer, car il est à peu près le seul journal qui vive des sous de « ses lecteurs » et dans une époque où tout est corrompu, vendu, pourri, ce n'est pas un mince sujet d'orgueil.

Paraît le 3 Mai

Henry Poulaille

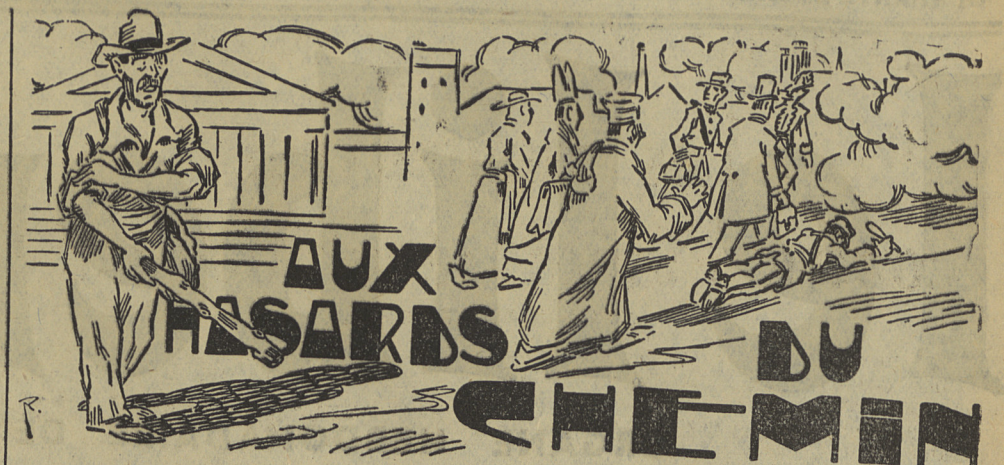
Pain de SOLDAT

Enfin un Roman antimilitariste !

Un fort volume de 500 pages grand format

GRASSET ÉDITEUR

24 fr.



Propos d'un Paria

Cette année, le 1^{er} mai devait être la date de l'ouverture de l'Exposition.

Mais l'Exposition est loin d'être terminée — ce dont, pour ma part, je me f... éperdument — et il n'y aura pas à craindre pour les visiteurs annoncés de l'extérieur le contact avec les masses travailleuses manifestant comme il est de coutume en ce jour traditionnel de revendications ouvrières.

L'Exposition ouvrirait certainement ses portes un jour... ou l'autre, à moins que ce ne soit plus tard, consacrant ainsi la victoire incontestée — annoncée par Léon Blum — du Front populaire sur le « fascisme » !

En attendant cet heureux événement qui sera pour tous ceux qui s'y intéressent une joyeuse surprise, revenons à ce jour du 1^{er} mai dont le gouvernement, de qui on connaît les attaches prolétaires, vient en un tournemain de supprimer la portée.

Un conseil de cabinet vient, en effet, de décider à l'unanimité que le 1^{er} mai deviendra Fête nationale.

Nous avions déjà la fête de Jeanne d'Arc, le 14 juillet, le 11 novembre, la République fait bien les choses, et les écoliers lui auront certainement une reconnaissance qu'ils ne manqueront pas de lui manifester... lorsqu'ils seront électeurs... ou soldats.

Donc, cette année, où le chômage sera obligatoire, et où les ouvriers devront fêter les innombrables victoires remportées par le Front populaire sur les deux cents et quelques familles, on enterme proprement et définitivement le souvenir des 1^{er} mai que nous connaissons, au temps où l'on ne pensait pas encore à cette caricature de socialisme patriotard et lapiniste que l'on appelle « communisme ».

Il est vrai que cela n'a pas empêché les prolétaires de cette époque d'être poussés aux chaudières et d'y avoir pour la plupart laissé leur peau.

Il est également pénible de constater que ceux qui sont revenus et ceux qui maintenant sont à l'âge de partir, ont pour la plus grande part, perdu la mémoire, ou sont trop fanatisés par les bobards de leurs « chefs » pour ne pas constater qu'on est en train, une fois de plus, de leur « bourrer la caisse », et que l'on retrouve pour cette besogne des récidivistes de 1914 !

Mais l'heure est à la rigolade ! Fêtons le 1^{er} mai !... Fêtons-le, le plus bruyamment possible, pour que les flonflons des orchestres et l'écho de nos chants arrivent jusqu'au cœur des prisons où de pauvres diables, coupables d'avoir eu peur pendant la dernière turpitude, et qui attendent en vain leur libération, puissent mieux se rendre compte de la générosité de ces socialistes, de ces communistes et de ces jacobins qui gouvernent et du courage de ceux qui les ont élus. — Pierre Mualdès.

LA « FLECHE » OU LA « LECHE » ?

Vidé par la maison Larousse de la direction des Nouvelles Littéraires, M. Maurice Martin du Gard (qui n'a rien de commun que le nom avec le romancier Roger Martin du Gard) est sur le sable.

Plus de journal où friter dans les eaux grasses de la publicité littéraire et de la vanité des gens de lettres !

Plus de journal où gagner ses grades dans la Légion d'honneur et sa candidature finale à l'Académie française !

Alors M. Maurice Martin du Gard découvre le frontisme (sic) et la Lèche, pardon ! la Flèche publie un extrait de l'interminable panegyrique que le lauréat pour compte de chez Larousse vient de consacrer pour Radio-Paris, en sa qualité d'agent de publicité de l'impérialisme français, au reportage de M. Bergery sur l'Afrique Equatoriale française.

On ne sait vraiment qu'admirer le plus, de la platitude du pâle Maurice ou du goût de M. Bergery pour l'encens le plus vulgaire.

■■■

VIVENT LES FESSES TRICOLORES !

Mais la Flèche (à propos, d'où vient l'argent ? de M. Patenôtre ?) ne s'occupe pas seulement de la mise en valeur et de la sauvegarde de l'« empire » français.

Le jeune organe de la défense nationale... des trusts sait, selon les meilleures traditions, mêler le plaisant et le grave, la saine gaucherie et l'austère patriotisme.

« Gustave V, roi de Suède, conte-t-elle, entre à Tabarin... Au cours du spectacle magnifique, le roi tennisman qui n'applaudit pas seulement aux balles de Borotra, contemple et applaudit les Valentines, les Evelynes, les Fanny, les Edith et toutes les jolies filles aux croupes impeccables (sic) et aux seins plus spirituels que les discours du colonel de La Rocque (resic), plus français et plus parisiens aussi (resic). » Dans le genre « Vie Parisienne » ou « Paris Plaisirs », ce n'est déjà pas mal.

Mais dans le genre « colonel Ramollot », ou pour tout dire « colonel de La Rocque », la conclusion est encore mieux.

« Soyons certain, conclut, en effet, la Flèche, qu'à la cour de Suède, on ne dira pas que,

grâce au Front populaire, Paris est à feu et à sang. »

Allons, vite ! Que M. Bergery soit président du Conseil. Que ne fera-t-il pas pour notre renommée internationale avec des croupes aussi impeccables et des seins aussi spirituels que les croupes et les seins français et parisiens !

■■■

Toujours dans la Flèche Henri Jeanson chante la louange de M. Paul Reboux.

Jeanson parlant du livre de M. Paul Reboux, « Attention aux enfants », écrit : « Personne n'en a parlé. Pas même le Libertaire ! »

Henri Jeanson ex-Micro est pressé. La semaine dernière nous avons dit ce que nous pensions du livre de M. Reboux.

Rien dans sa teneur ne saurait nous effrayer. Car nous avons, il nous semble, fait nos preuves en ce domaine en prenant la défense de Bartossek, Lapeyre et Prévotel, qui en matière de malthusianisme étaient légèrement plus avancés que M. Paul Reboux.

■■■

L'ORDRE REGNERA



Point n'est besoin de longues analyses pour le comprendre, il suffit de lire la presse.

M. Marx Dormoy, ministre de l'Intérieur, a donné connaissance du rapport Imbert et des conclusions qu'il estime devoir en tirer pour une meilleure organisation des formations de police, pour l'adoption d'un outillage moderne et pour le renforcement du personnel.

Le conseil de cabinet s'est déclaré en plein accord avec les conclusions du ministre de l'Intérieur.

A la suite des incidents survenus hier et déchaînés par les grévistes du bâtiment, vingt-deux pelotons de gardes mobiles sont arrivés, ce matin, à Nantes, venant de divers points de casernement de la région.

A 6 heures du matin, les abords des demeures des dirigeants du syndicat patronal du bâtiment étaient gardés par les pelotons de gardes mobiles, l'arme au pied.

La mairie a communiqué un arrêté municipal dont voici le texte :

« Tous cortèges, rassemblements et manifestations quelconques sont formellement interdits sur la voie publique à Nantes. »

Tout cela sous le couvert des formules « Paix sociale », « Humanisation de la police », « Unir, unir, unir. »

■■■

PRATIQUES INADMISSIBLES



C'est le titre d'une note parue dans le Popa de mardi et signée des initiales de Daniel Mayer. Elle a trait aux grèves de Nantes. Nous n'avons plus même à nous étonner, tout devient logique puisque, comme hier, les intérêts bourgeois sont gardés par les matraques, les fusils et les social-démocrates.

Citons tout de même : « Des manifestants ont enfoncé le portail, malmené l'entrepreneur. Une automobile fut renversée. »

« L'arrivée de la police — la municipalité socialiste fit là tout son devoir — dispersa heureusement le groupe après une courte échauffourée. »

« Disons-le tout net : de telles pratiques sont intolérables. Elles nuisent à la classe ouvrière plus qu'elles ne la servent. »

« Ces violences n'ont rien de commun avec la tradition prolétarienne, avec les luttés habituelles des travailleurs. »

« Il est incontestable que là encore les ouvriers se sont laissés entraîner par quelques éléments troubles. Ils feront bien d'y veiller à l'avenir. »

Et certains en sont encore à nous reprocher la violence de nos critiques contre le cabinet Blum !

■■■

UN SIMPLE PARI...

A la réunion plénière de la XI^e section S.F.I.O. le 23 avril dernier, à la suite de la lecture d'une lettre d'exclusion concernant le camarade Meyer, (lettre envoyée par Paul Faure) lecture d'une lettre fut donnée par le secrétaire de la section, approuvée par l'unanimité des militants, en réponse à Paul Faure, et nous croyons savoir que les termes n'avaient rien de tendre pour la façon d'opérer de ce dernier.

Parions que Paul Faure ne donnera jamais sa réponse... ou tout au moins ne fera jamais état de cette lettre.

Les romanichels.

LISSAGARAY
HISTOIRE
DE LA COMMUNE DE 1871
Nouvelle édition précédée
d'une notice sur Lissagaray
par AMÉDÉE DUNOIS
Prix : 30 fr. Franco : 31 fr. 50

LA SITUATION POLITIQUE EN ESPAGNE

Les manœuvres contre l'unité révolutionnaire

La situation politique n'a pas évolué ces temps derniers vers une atténuation des frictions entre certains éléments politiques. Il faut bien dire que trop souvent des militants de la C. N. T. et de la F. A. I. ont été victimes de violences et d'actes d'arbitraire de la part de certains politiciens des partis républicain, socialiste ou communiste. On a connu des villages entiers mis en état de siège par la force armée appartenant aux anciennes formations policières, dans le but de ruiner l'influence libertaire qui y prédominait.

A Gandia, dans la région de Valence, 2.000 gardes civils avaient été envoyés pour mettre le village « à la raison ». Il est juste de dire qu'ils ont essuyé un échec cuisant.

On a vu des militants de la C. N. T. et de la F. A. I. arrêtés, emprisonnés et parfois même lâchement assassinés — comme à Murcie, par exemple — par ces fameux éléments que les partis s'efforcent de qualifier « d'incontournables » quand leurs méfaits peuvent réjouir sur eux.

Notre camarade Francisco Maroto, un des meilleurs militants de la C. N. T., et qui a assuré l'évacuation de la population civile de Malaga, a été incarcéré par suite d'une vengeance personnelle du gouverneur civil d'Almeria, et se voit contraint d'entreprendre la grève de la faim pour obtenir sa libération.

Les manœuvres politiciennes se multiplient partout contre la C. N. T. et la F. A. I., dans le but visible de diminuer leur influence dans la masse ouvrière et surtout de retarder le mouvement d'unité du prolétariat espagnol — mouvement d'unité dont, comme on sait, la C. N. T., dès avant le 19 juillet, avait pris l'initiative.

Qu'on ne nous accuse pas de partialité systématique si nous disons que le parti communiste est le principal facteur de ces divisions et de ces manœuvres. Au sein de l'U. G. T., elle-même, des protestations véhémentes se font entendre.

La répartition des sièges dans la nouvelle municipalité de Madrid a provoqué des polémiques entre *Mundo Obrero*, organe du P. C., et *El Socialista*, journal de la fraction modérée du parti socialiste.

Le parti communiste prétendait obtenir, en plus de ses cinq représentants, trois autres députés au titre de l'U. G. T.

Voici ce que répondit *El Socialista* : « L'on prétend nous faire rompre le silence qui mérite de la gratitude, et nous obliger à écrire aussi nos plaintes, beaucoup plus fondées que celles du manifeste de nos camarades communistes. » Et *Socialista* rappelle qu'il n'y a pas de des communistes dans les tranchées, et poursuit : « Que signifie la campagne de la presse communiste, en opposition paritaire et systématique à la circulaire du ministre de la Guerre adoptant une attitude énergique et justifiée que nous approuvons tous, pour arrêter l'activité du parti communiste qui prétendait obtenir le contrôle politique de toute l'armée populaire, au moyen d'un nombre de commissaires, infiniment supérieur à la proportion des communistes sur le front ».

Ainsi l'irritation va croissant dans l'U. G. T. contre les tentatives de mainmise des agents stalinien.

Toutes ces manigances nuisent à l'unité nécessaire pour vaincre le fascisme, qui

trouve des complaisances jusqu'au sein des organismes officiels de police. La C. N. T. a révélé le scandale José Caboria, conseiller de l'ordre public du Conseil de défense de Madrid qui, d'après des renseignements donnés par un témoin, accordait des faveurs à certains détenus fascistes incarcérés à Madrid, tels que le propre neveu du général Queipo de Llano : Alvaro Queipo de Llano.

Cependant que des militants révolutionnaires étaient l'objet de poursuites et de mauvais traitements, de nombreux fascistes, dont le journal C. N. T., a donné les noms, avaient été remis en liberté sans même passer devant la justice.

L'ASSASSINAT DE ROLDAN PORTADA

Dans la banlieue de Barcelone, à Molins de Llobregat, a été tué dimanche 25, un camarade de l'U. G. T. Le crime a été commis dans des circonstances tout à fait mystérieuses.

Tout de suite, dans un manifeste aux termes violents, l'U. G. T., qui ne l'oublions pas, est contrôlée en Catalogne par le P. S. U. C. — c'est-à-dire les staliniens — a déclaré que l'organisation qui ne collaborerait pas à la recherche du meurtrier encourrait sa complicité dans le meurtre. Cette insinuation gratuite voulait signifier que la C. N. T. et la F. A. I. pourraient de près ou de loin être mêlées à cette affaire. La réponse de nos camarades ne s'est pas fait attendre.

Notre correspondant à Barcelone nous communique que dès hier mardi — les journaux ne paraissent pas le lundi — un manifeste signé du Comité régional de la C. N. T. a en termes extrêmement énergiques situé la position de la Confédération. En voici un extrait :

« Douloirement affecté par l'assassinat du camarade Roldan Portada, tué dimanche dernier, le comité régional de la C. N. T. proteste avec indignation contre des faits semblables qui provoquent la désunion des travailleurs. Aujourd'hui plus que jamais, nous sommes décidés à vouloir fermement faire tout le nécessaire pour que ne restent pas impunies des provocations semblables. »

De son côté la *Sol* a dénoncé, dans un éditorial, la provocation criminelle et appelé au resserrement de l'unité des travailleurs de l'U. G. T. et de la C. N. T. Il est juste de dire que la presse socialiste n'a incriminé personne dans cette affaire qui ne peut être que le résultat d'une haine personnelle ou d'une provocation, ainsi qu'en témoigne la personnalité de la victime.

Roldan Portada, qui était un ancien trentiste, avait passé à l'U. G. T. Fonctionnaire à l'Hôtel de Ville il était devenu secrétaire du camarade Rafael Vidiella, ex-membre de la C. N. T. lui aussi passé à l'U. G. T. bien avant le 19 juillet. Il est bon de préciser que Vidiella est un des militants de l'U. G. T. qui entretiennent des relations tout à fait cordiales avec la C. N. T. Il en était de même, nous a-t-on dit, de la victime.

L'exploitation politique de ce crime odieux trahissait simplement son origine provocatrice et, au moment où l'unité ouvrière n'a jamais été si nécessaire, affaiblirait la résistance antifasciste.

POUR LE PREMIER MAI

LA C. N. T.-F. A. I. AUX TRAVAILLEURS DU MONDE ENTIER

Travailleurs de tous pays, la révolution n'est pas encore terminée ; toute la contre-révolution mondiale est contre nous, le danger est partout ; en Allemagne, en Italie, au Portugal ; elle se présente aussi avec ses formules juridiques absurdes : non intervention et contrôle. Les puissances démocratiques européennes, dominées par la peur, sont incapables d'adopter l'unique attitude qu'elles devraient avoir. Elles refusent de vendre des armes pour nous permettre d'écraser l'insurrection.

Il en résulte une situation franchement avantageuse pour les fascistes qui continuent de recevoir des renforts en hommes et en armes, tandis que nous souffrons du boycott méthodique que nous appliquent la France et l'Angleterre.

TRAVAILLEURS DE TOUS PAYS !

L'Espagne, en se défendant, vous protège ; les tranchées de Madrid sont les tranchées de l'antifascisme mondial. Le dernier bastion de la liberté tombera si nous sommes vaincus, mais vous, tombez-vous et vos enfants avec nous sous la terreur fasciste ?

AIDEZ-NOUS A TRIOMPHER !

Organisez l'aide à l'Espagne. Intensifiez la solidarité morale et matérielle. Mettez votre énergie au service de la Révolution Ibérique.

MEDITEZ SUR LA SIGNIFICATION DE NOTRE TRIOMPHE OU DE NOTRE DEFAITE.

MEDITEZ SUR VOS RESPONSABILITES.

Forcez vos gouvernements à changer d'attitude.

IL NOUS FAUT DES ARMES, BEAUCOUP D'ARMES POUR VAINCRE.

La C. N. T.-F. A. I. vous envoie son salut révolutionnaire.

Les social-traitres et la prise d'Irun

Du dernier numéro de la Révolution prolétarienne nous extrayons l'article suivant de R. Louzon.

Nous saisissons cette occasion pour souligner, combien le camarade Louzon dès le début de la révolution a montré de compréhension sympathique des événements et des hommes et particulièrement de la C. N. T. et de la F. A. I.

Lors de la prise d'Irun par les républicains espagnols, l'été dernier, par défaut de munitions, il fut beaucoup question d'un train de munitions envoyé de Barcelone à Irun via Hendaye et dont les Espagnols ne purent obtenir livraison. Cependant jusqu'à aujourd'hui, les précisions manquaient.

Elles ont été données récemment par le défenseur d'Irun, le lieutenant-colonel Ortega, au cours d'une interview avec un journaliste ; les voici :

Nous avions à Hendaye à quelques kilomètres de nos positions un train chargé de munitions et de trois canons, munitions et canons qui nous avaient été envoyés de Barcelone en transit, il s'agissait d'armes espagnoles. Ce n'étaient pas des armes fournies par la France, mais des armes envoyées d'Espagne, qui nous appartenaient et devaient être livrées immédiatement sans violer l'accord de non-intervention. Les armes étaient là. Avec elles nous aurions sauvé Irun, mais nous ne pûmes les sortir de France. Il y a beaucoup de fascistes en France chez les hauts fonctionnaires des douanes et chez les chefs de la gendarmerie. A plusieurs reprises je réclamai la livraison de ces armes à l'ambassadeur de France, M. Herbet, mais jamais on ne m'écouta. Tous les jours je passai la frontière pour faire les démarches nécessaires afin qu'on me livre les armes et les munitions, mais sans arriver à rien. On m'envoyait promener sans me fournir d'explications.

Lorsque nous dûmes abandonner Irun, je passai la frontière à 7 h. du matin. Alors, comme par hasard, au moment même où les fascistes entraient à Irun, on donna l'autorisation de faire passer la frontière aux munitions. Nos munitions allaient être conduites à Irun. Je pus intervenir à temps et empêcher que cela eût lieu.

Il résulte donc, notamment, de ces déclarations que la non-livraison des armes qui appartenaient au gouvernement espagnol ne fut pas due seulement à la mauvaise volonté des autorités ferroviaires ou douanières locales, mais bien à celle du gouvernement français lui-même, puisque la livraison lui en fut demandée — vainement — par la voie diplomatique.

C'est le gouvernement Blum qui a livré Irun aux fascistes. On s'en doutait déjà, on en a maintenant la preuve.

Nous savons depuis longtemps que la fonction historique de la social-démocratie est de trahir ; jamais la social-démocratie n'aura plus complètement rempli sa fonction que dans cette affaire d'Espagne.

R. LOUZON.

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE

26, rue de Crussol, Paris (11^e)

Nous informons nos lecteurs que le siège de notre Comité sera fermé le samedi 1^{er} mai, toute la journée.

L. HUART.

LE FRONT D'ARAGON

Non, le temps n'est pas avec nous !

La situation militaire en Espagne semblait s'éclaircir pour les gouvernements, mais à la vérité elle reste assez tragique. Les victoires de ces derniers jours, obtenues sur des fronts où les nationaux avaient concentré des effectifs supérieurement armés, sont incontestablement de grandes victoires donnant quelques espoirs. Finie dans ces secteurs, la suprématie plus ou moins affirmée des nationalistes. Par contre, deux fronts du Nord donnent de l'inquiétude : le front basque et le front d'Aragon.

Les provinces du Nord, bien armées, mais ne pouvant, par leur position isolée, recevoir des renforts en hommes et difficilement des vivres, demeurent menacées par une offensive de toutes les forces disponibles des fascistes alliés. Le blocus des démocraties favorise encore ces derniers.

Le front d'Aragon, qui pourrait recevoir des renforts catalans en hommes — cent mille hommes — ne bouge pas. Il n'y a pas d'armes, peu de munitions, l'artillerie est rare, et l'aviation présente par éclipse. Récemment de l'aviation a encore été retirée pour aller sur le front de Madrid.

Tel quel, ce front aurait pu faire des miracles lorsque toutes les forces nationalistes tentaient de prendre Madrid. Moins facilement aujourd'hui, mais encore très possible, ce front, sans le secours du reste de l'Espagne, durant l'offensive des nationalistes contre Bilbao, peut faire des dégâts.

D'où vient cette carence ? Les milices catalanes, formées à 80, à 85 % sous le contrôle de la F. A. I. et de la C. N. T., sont représentées dans les comités de guerre pour un pourcentage encore inférieur à celui de ces deux organisations à la Généralité de Catalogne. Politique des concessions. Voyons les résultats.

Dans le secteur face à Huesca et Almdévar, celui que je connais le mieux, il y a peu de cartouches dans les milices C. N. T.-F. A. I. celles qui tiennent les lignes. Par contre, le P. O. U. M., cantonné dans les castillos, à 3 kilomètres du front de Huesca, à 9 kilomètres du front d'Almdévar, en a des pleins camions. Il y a des sections d'assaut de grenadiers. Les nôtres, seules, montent à l'attaque avec 2, 3 ou 4 grenades de mauvaise qualité par homme.

Les combats, de Quinto à Huesca, ne sont soutenus que par les F. A. I.-C. N. T. Hors de notre secteur, je ne connais que par les conversations de miliciens permissionnaires rencontrés à la section française 253 calle Consejo de Ciento, à Barcelone. Ce ne sont que les répétitions de ce qui se passe chez nous. « Aussi n'est-il pas rare de voir à cette section des miliciens étrangers ex-communistes, ex-socialistes devenus anarchistes. »

Pour notre secteur, attaques sur des positions clés de Huesca, colonnes rouge et noir, Ascaso et Compagnies de gardes d'assaut, seules ou presque en lutte, lors d'attaques qui devaient être générales. Aussi les fascistes savent où ils doivent concentrer leur défense. Montearagon, pris par des colonnes rouge et noir, assistées de gardes d'assaut. Lopazano exclusivement une centurie française, à Sainte-Quiteria, par derrière seule la colonne Ascaso. Les 700 ou 1.000 soldats du général Villalba, le héros de Malaga, qui devaient nous aider, en occupant le village derrière nous, et rejoindre del Barrio à la station de la ligne de chemin de fer de Saragosse, n'ont pas bougé. La colonne del Barrio, composée de milices politiciennes, n'a pas bougé, alors qu'elle devait suivre la centurie française de Durruti et attaquer de face, affirmant deux jours de suite, par signaux, avoir occupé deux positions et attaquer, pour nous faire attaquer seul Almdévar. Seule une batterie d'artillerie du P. S. U. C., a suivi la colonne Ascaso comme son ombre, avec le meilleur esprit. Tout le travail d'artillerie avait dégagé la partie par où del Barrio devait attaquer.

Des morts, des blessés, dans la colonne Ascaso, Durruti, et dans cette batterie, pour rien. Que croyez-vous des suites données ? Del Barrio, Villalba fusillés ? Villalba, plus tard, lorsqu'il devint dangereux pour lui de rester dans les parages, fut envoyé à Malaga. Del Barrio, à ses voyages à Barcelone, fanfaronne et reçoit les honneurs de la presse, dite de gauche. Interrogez les miliciens des divers secteurs du front d'Aragon. Par qui sont faites les batailles des divers secteurs du front de Belchite à Huesca ? Colonne Durruti, Ascaso, rouge et noir ou autres de la C. N. T.-F. A. I.

Quelles sont les batailles que nous aurions pu perdre, si les chefs politiques et militaires, par la peur des sanctions, avaient fui leur devoir ? Aucune, et une victoire en appelle une autre, augmente la confiance et le courage.

Nous n'avons pas d'armes ? Almdévar, centre fasciste de ravitaillement de Huesca, encerclé avec sa centaine de mitrailleuses et fusils mitrailleurs, ses mortiers, ses deux batteries de canons, était à nous, réduit par la force ou par la soif, avec peu de pertes pour nous.

Zuera, 10.000 habitants, près de Saragosse, qui devait être attaqué le même jour en principe par les militaires et politiques, Huesca, Cryerbe, Jaca, mais Huesca, surtout, après la bataille d'Almdévar, avec ses batteries antiaériennes, 5 ou 6.000 facilement encerclables, en partant d'Almdévar, devaient être à nous.

Quinto, Belchite, au sud de Saragosse, d'après les renseignements pris auprès des permissionnaires à Barcelone, seraient tombés aussi dans les mêmes conditions. Nos pertes seraient comblées largement par l'apport des soldats mobilisés par les fascistes devenus miliciens volontaires chez nous.

Mais, pour les comités de guerre dont la majorité officiers plus ou moins fascistes et de politiciens dont l'antifascisme est moins grand que l'antianarchisme, il faut que les colonnes anarchistes soient décimées.

La République française de 1793 envoyait des commissaires aux armées, énergiques, souvent fanatiques contrôler et châtier lorsqu'il y avait lieu les généraux. Les résultats furent les victoires des sans-culottes ignorants militaires, comparativement aussi mal armés, moins nombreux, mal nourris.

Les comités de miliciens et soldats du front, 80 % F. A. I. et C. N. T., devraient remplir le même rôle et nous aurions vaincu l'Espagne de Franco et le Portugal de Salazar.

Nous sommes plus nombreux en Aragon, et noyons par noyons, Almdévar, Ayerbe, Huesca, Jaca, pour ne parler que d'un seul secteur encerclé et pris, souvent avec de légers combats, nous livraient armes, munitions et nouveaux miliciens, avant qu'aient pu intervenir l'Italie et l'Allemagne d'une façon si importante, et avant que le blocus par les démocraties ait eu le temps de s'affirmer. Il est encore possible de refaire le terrain perdu et d'organiser de grandes victoires en Aragon. Il est encore difficile aux fascistes de distraire des forces d'Andalousie et de Madrid pour engager les milices catalanes. Attendra-t-on des victoires nationalistes sur Bilbao et des renforts de troupes italiennes et allemandes ?

Qu'avons-nous trouvé pour remédier à cet état de choses ? La militarisation avec tous ses vices renforcés encore, car notre pourcentage de représentation dans les états-majors diminue, et c'est encore une nouvelle bataille avec seuls les anarchistes et confédérés en lignes, ou notre camarade Cieri a trouvé la mort. Cette bataille, je n'en ai eu que les échos, étant en prison à Perpignan, avec d'autres miliciens permissionnaires, arrêtés par la grâce de Léon Blum et de sa loi de blocus.

Avant de trouver la fissure dans le blocus de la frontière, j'aurai le temps de repenser de la politique de concessions en Catalogne et de ses méfaits non moins graves.

R.

Le Congrès International

LA LUTTE CONTRE LA GUERRE

Parmi les problèmes que les congressistes auront à résoudre, celui de la guerre tiendra une place importante en raison de la situation internationale. Il nous faut donc essayer de l'examiner à nouveau, non pas tant avec l'espoir de trouver des solutions inédites qu'avec celui d'aboutir à une entente et une coordination des efforts humains réalisés jusqu'à présent.

Malheureusement, elle n'apparaît pas comme immédiatement prochaine ; en tous cas, pas aussi proche que la guerre.

La lutte contre la guerre revêt deux aspects bien distincts : l'un, sentimental, susceptible d'intéresser d'assez « larges masses », mais, à mon sens, absolument insuffisant sinon dangereux. L'autre, purement pratique et agissant, appelant des minorités conscientes et résolues à lutter contre le fléau en usant des moyens de rapport avec le but à atteindre.

Le grand mobile des actions humaines est l'intérêt ; que cet intérêt soit sordidement matériel ou hautement humain, nous recherchons toujours, à travers nos actions, la satisfaction de nos besoins ou tendances matériels ou moraux.

Ici, le véritable intérêt matériel se rencontre avec le véritable intérêt moral ; nous devons donc faire comprendre à ceux que notre propagande touchera que leur intérêt le mieux compris leur commande de lutter contre la guerre ; les dangers de cette action ne peuvent être comparés avec ceux que la guerre comporte inégalement, même si ce combat anti-guerrier devait revêtir une forme violente et illégale.

L'organisation donnera le maximum d'efficacité aux moyens employés ; ceux-ci devront tendre à la destruction des causes profondes de guerre et à la neutralisation des forces, matérielles ou idéologiques, qui poussent à la guerre sans en être, cependant, les bénéficiaires directs.

Donc, organisation locale, régionale, nationale et internationale, ayant à tous les échelons, pour préoccupation essentielle de miner et détruire les rouages capitaux de l'appareil guerrier du régime.

Ceci implique, évidemment, un travail antimilitariste intense, une propagande intelligente auprès des jeunesse encasernées, une étude sérieuse du processus de mobilisation. Aucun élément d'appréciation ne doit être négligé et il ne faut pas perdre de vue que certaines personnes ont, par leur situation politique, sociale ou économique, une importance assez considérable ; on se souviendra donc que l'immobilisation de la cause empêche, tant qu'elle dure, l'apparition des effets.

Ces moyens ont été, déjà, souvent étudiés ; il en existe d'autres également connus ; les uns et les autres ne vaudront que par leur coordination et leur généralisation.

UNE ŒUVRE MAGNIFIQUE

Images de la révolution espagnole

30 splendides aquarelles de Sim réunies en album

Les aquarelles peuvent être détachées pour être exposées.

Tout l'héroïsme d'un peuple en armes pour sa libération sociale

L'album : 15 francs ; franco : 16 fr. 50

En vente au Comité pour l'Espagne Libre, 26, rue de Crussol.



L'ignoble bombardement de Madrid s'accroît chaque jour davantage. L'artillerie de Franco fournit et ravitaillait par les puissances fascistes, accomplissant sa criminelle besogne. Les puissances démocratiques refusent de vendre à l'Espagne antifasciste les armes pour faire taire les engins de mort de Franco.

Voilà les résultats de la politique de non-intervention.

Et après ces bombardements quotidiens, l'horrible massacre de la population civile de Guernica par les avions italiens et allemands, notre presse dite de gauche qui ose jouer à l'indignation ! Tartufes.

LA LUTTE DE CLASSES CONTINUE

Les importantes variations de changes qui ont marqué les semaines écoulées, ont fondé des bruits pessimistes qui mettent le gouvernement français en mauvaise posture vis-à-vis de la bourgeoisie qui, de plus en plus, lui rétrécit sa confiance.

Des bruits persistants ont couru d'une revalorisation du dollar, dans le but de contraindre en Amérique la hausse vertigineuse des prix, et de mettre un frein à l'afflux des capitaux étrangers.

Mais la hausse parallèle de l'ensemble des devises étrangères devait infirmer bientôt cette hypothèse.

En réalité, le mauvais état de la monnaie française est causé d'un côté par la défaillance de l'office de stabilisation et profondément par l'état désastreux de la balance commerciale française.

Cinq milliards de déficit, soulignait la presse, pour le premier trimestre de l'année.

Ainsi, la dévaluation qui devait financer donner au marché français un avantage certain ne parvient pas même à stabiliser les déficits précédents.

La reprise elle-même est une source de déséquilibre financier, puisque provisoirement la production nationale ne suffit plus à la consommation, et que des achats massifs doivent être faits à l'étranger au détriment de la monnaie française.

Que signifie cet état de faits pour les classes en présence, et comment peut-on situer les responsabilités de la chose et les réactions devant ses effets ?

Il est certain — et une lumière du syndicalisme le signale amplement — que les exigences du prolétariat français annulent pratiquement les effets de la dévaluation, en équilibrant l'avantage sur l'échelle internationale par un désavantage sur le plan national (la hausse des salaires et la semaine de 40 h. dont les charges pour la production française dépassent la marge de dévaluation).

D'autre part, la production n'augmente pas nationalement dans les proportions exigées par les besoins. Le consommateur français est obligé de faire appel à la production étrangère et d'enfoncer un peu plus la monnaie dans le gouffre d'une nouvelle dévaluation.

Il est donc urgent pour cette lumière confédérale de faire comprendre que l'expérience du Front populaire ne peut survivre à la sous-production permanente, et qu'il est nécessaire d'œuvrer à l'équilibre consommation-production.

Deux forces se dressent alors qui, par leur lutte, annulent l'expérience.

D'une part, la force prolétarienne pour qui l'abaissement des prix de revient au détriment des salaires et des loyers, ne peut plus être acceptée — ni même conçue. L'affirmation prolétarienne de cette formule syndicale « Bien-être et liberté », matérialisée par les augmentations de salaires et les 40 heures, dépassera tous les plans des lumières syndicales. Si le Front populaire veut faire

intervenir ce facteur dans ses plans de pause ou d'équilibre, ou de sauvegarde de la monnaie, il se trouvera attaqué par cette force revendicative qui ne peut plus se nier.

D'autre part, la force bourgeoise qui, sans refuser tout secours à l'expérience, lorsque les motifs sont bons (emprunt de la défense nationale) lui oppose son inertie lorsqu'il s'agit de participer activement à l'économie nationale.

Les fonds investis en Suisse, en Hollande, en Amérique, en Angleterre où le désavantage de rentabilité est compensé par la stabilité politique, ne rentrent pas. Au contraire, la méfiance s'accuse. La reprise économique se fait en dehors du cercle collectif, dans un stockage hâtif des marchandises, par crainte d'une montée des prix.

Le caractère unilatéral de la reprise (industrie de guerre) prête peu à une expérience généralisée, parce que la bourgeoisie craint qu'en dehors du réarmement où il est fatalement limité et contrôlé, le gouvernement ne se livre à une série d'expériences sociales dont elle n'aurait plus le contrôle.

Elle lui refuse donc obstinément des avances de capitaux, elle l'oblige à maintenir l'argent à un taux prohibitif qui contribue aux difficultés du producteur. Elle accuse enfin l'importance de l'élément du capital qui est indiscutablement l'élément freineur de l'expérience : la Banque.

Donc, bien loin d'être le facteur d'une conciliation, le Front populaire a contribué à donner aux classes le rôle que leur assignait historiquement le processus économique.

La classe ouvrière, justement grisée par ses succès et qui n'entend rien perdre de ses droits conquis, se dresse sans intermédiaire contre une petite bourgeoisie qui les mesures sociales précipite à la ruine. Et derrière elle l'artillerie lourde du capitalisme, la haute bourgeoisie médiévale vers qui se retourne peu à peu le boutiquier dans un mouvement qui est toute la raison historique du fascisme.

La question de l'équilibre production-consommation n'est donc plus comme le pense Berlin, un effort de conciliation ou de clairvoyance, mais une question de structure politique et sociale. De même la défaillance monétaire est moins une cause de maladie qu'un signe évident de la lutte de classes développée à l'extrême.

Le gouvernement n'est plus dans cette question un élément d'équilibre, et il n'a aucune possibilité de rétablir dans son expérience une solution moyenne.

S'il parvient, en donnant à la classe ouvrière les moyens de s'affirmer, à précipiter le conflit qui l'oppose à la bourgeoisie, il aura manifesté toute sa raison d'existence en tant que facteur de radicalisation des luttes qui, à l'opposé de son but, aura non pas réconcilié des classes proches (petite bourgeoisie et prolétariat), mais élargi la cassure.

Seuls les conciliateurs sont en pause. La lutte de classes continue.

LUC DAURAT.

LA VOIX DES CHOMEURS

QUARANTE SOUS !

Chômeurs de la Seine, nous sommes vraiment des privilégiés ! Les Pouvoirs publics ne viennent-ils pas de donner une preuve de leur sollicitude à notre endroit en augmentant de deux francs le montant de l'allocation de chômage des sans-travail du département de la Seine. Quelle chance nous avons d'être si près du soleil gouvernemental afin qu'il nous réchauffe de ses rayons !

Quelle joie dans les cœurs des chômeurs ! Mais aussi quelle déception pour les plus misérables d'entre eux qui ne peuvent bénéficier de cette manne caeleste, en raison du mauvais état des circulaires relatives aux plafonds !

Rendons grâce aux sublimes dirigeants de l'Union des Comités de chômeurs de la région parisienne qui par leurs habiles manœuvres ont obtenu du Comité régional « extraordinaire », tout spécialement préparé à cet effet, un vote de confiance qui renforcera le moral des chômeurs.

Tout va bien ! Tout va très bien ! s'exclame notre général Peyrat, partisan de la méthode Coué. Il faut le temps de faire comprendre aux petits commerçants, aux petits industriels, aux petits capitalistes, aux petits milliardaires que les petits enfants des petits chômeurs ont besoin d'une petite augmentation pour calmer leur grande faim et leur grande misère. Que tout cela est petit ! Petite méthode, petits hommes, petits résultats ! On est passé le programme du Front populaire ? Que reste-t-il du plan de grands travaux de notre C. G. T. ?

Il a été voté environ 52 millions pour la construction de locaux destinés à la Police, 39.500.000 francs pour la défense passive et 24.500.000 francs pour les lotissements défectueux ou ilots insalubres n'est-ce pas quelque chose ? Que désire le peuple ? Que veulent les chômeurs ? Du travail ! Alors, que penser de cette annonce parue dans l'Humanité du vendredi 16 avril à la rubrique offres d'emplois, demandant aux manœuvres, cimentiers, chômeurs, âgés de moins de trente ans, de se présenter à la Bourse du Travail. Pour les mêmes emplois, l'annonce du Populaire est encore plus explicite et plus restrictive, puisque dans le texte a été ajoutée la mention : Algériens et étrangers, s'abstenir.

Que doivent devenir les plus de trente ans et les camarades Algériens et immigrés. Qu'ont fait les dirigeants syndicaux de la devise « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ».

Pourrait-on donner les raisons qui ont motivé l'importation de 2.000 chômeurs polonais dirigés sur les mines du Nord ? Ne cherchait-on pas à briser les mouvements de revendication des mineurs avec une main-d'œuvre qui accepte sous le fouet de la misère à travailler dans n'importe quelles conditions.

Qu'est devenue la revendication des chômeurs concernant l'exonération des loyers, peut-on se contenter de la suspension d'exécution des jugements d'expulsion, protection précaire qui cessera dès que sous la pression des vautours les partis de conservation sociale exigeront des gages nouveaux de la part du Gouvernement. Que penser de la proposition faite par le Bureau régional de l'Union des Comités de chômeurs de la région parisienne demandant à chaque secteur de constituer des délégations chargées de se rendre auprès des partis politiques sans distinction de nuances ni de tendances, sauf le Seigneur Doriot de Saint-Denis, mais y compris le Comte-Colonel, pour terminer par Monseigneur le Duc de Guise, descendant des Rois qui ont « fait la France » et prétendant au trône, pour solliciter leur collaboration en vue d'obtenir l'aboutissement de nos revendications.

Les chômeurs ne feront pas l'Union sacrée, permettant toutes les manœuvres, toutes les compromissions, toutes les trahisons. Ils s'uniront et travailleront à leur libération matérielle et morale sous la forme fédérative et démocratique et ne supporteront pas le centralisme autoritaire qui on cherche à leur imposer. Les chômeurs réclament leur droit à la vie. Ils veulent du travail et du pain. Ils ne veulent plus qu'on exploite leur misère et chassent les canards qui barbotent en eau trouble dans la grande mare politicienne.

A REBOISSON.

Réunion des camarades chômeurs anarchistes lundi 3 mai, à 9 h. 30, au Libertaire.

Réunions et Conférences de la semaine

Jeudi 29 avril

ETUDIANTS LIBERTAIRES, à 17 h. 30, 1, rue Lanneau (V°).

CAUSERIE PUBLIQUE

« CATALOGUE 1937 »

Par Collinet, du P. S.

LA COURNEUVE, J.A.C., à 20 h. 30, salle Dieguez, 1, rue Maurice Lachatre.

REUNION PUBLIQUE

La Militarisation de la Jeunesse

Vendredi 30 avril

NOGENT-SUR-MARNE, à 21 heures, Salle Camus :

GRANDE CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

Où va le Front Populaire

Orateurs : Frémont, Dautreau.

Lundi 3 mai

PARIS IX^e AR. — A 21 heures, au café Cadet, rue Cadet, métro Cadet :

CAUSERIE EDUCATIVE

Pourquoi j'ai écrit Matier

Orateur : Lacaze-Duthiers.

Mercredi 5 mai

PALATSEAU, à 20 h. 30, 148, rue de Paris, à l'Hôtel de l'Écu-de-France.

CAUSERIE EDUCATIVE

Le Front révolutionnaire

Orateur : Frémont.

Jeudi 6 mai

GENNEVILLIERS, à 20 h. 30, cinéma des Variétés, 58, rue de Saint-Denis.

CONFERENCE FILMEE

Terre sanglante d'Espagne

Orateurs : Roger Goudry, Frémont.

Samedi 8 mai

AULNAY-SOUS-BOIS, à 21 heures, salle Fravelle, avenue Jeanne-d'Arc.

REUNION PUBLIQUE

ET CONTRADICTOIRE

La faillite du Front Populaire

Contre le patriotisme et l'Union Sacrée

Orateurs : Ridel, Langlois, Frémont.

COLOMBES, à 20 h. 30, Salle du Chalet, boulevard Valmy :

CONFERENCE PAR LA CHANSON

Charles d'Avray dans ses œuvres ; Henri Guérin dans les œuvres de Gaston Couté.

Allocation de : Roger Goudry.

Un mot aux Militants

M. Frachon, secrétaire-adjoint de la C. G. T. a un jour dans l'« Humanité », publié un article honteux faisant appel à la jeunesse des syndicats professionnels.

La portée de cet article ayant sans doute été insuffisante, M. Frachon juge nécessaire d'en faire l'objet d'une brochure. S'il n'avait agi qu'en qualité de représentant des Staliniens, cela nous eût laissé indifférents, habitués que nous sommes à les voir se livrer à leurs exercices acrobatiques. Mais l'article et la brochure sont signés en qualité de secrétaire-adjoint de la C. G. T. et la brochure est lancée par l'« Humanité », organe central du P. C. avec le mot d'ordre : Pour une C. G. T. de 10.000.000 d'adhérents, ce qui laisse supposer que cette brochure vient de la C. G. T.

En prends-tu la responsabilité, Joushaux ? Qu'en penses-tu Belli ? Qu'en penses-tu, Arrachart, toi qui connais la sympathie qu'ont les camarades de la Fédération à l'égard du syndicat professionnel ? Qu'en penses-tu Capocci, toi qui sais de quelle manière les membres du S. P. traitent les camarades des Assurances. Qu'en penses-tu, Dumoulin toi qui dans « Syndicats » du 23 courant prévoit le danger du S. P. ? Qu'en penses-tu, tous les militants et dirigeants du mouvement syndical, qui avez toujours — quelles que soient vos idées politiques — lutté contre les jaunes ? Qu'en penses-tu et qu'allez-vous faire ?

Allez-vous permettre à M. Frachon continue à représenter la C. G. T. ? On parle toujours de diviseurs. En voilà un, et de taille. Allez-vous le sanctionner ou vous incliner ? Et vous, les militants de base, les camarades des usines et des chantiers qui, au lendemain de la tuerie de Cléry, avez chassé de quelques usines les jaunes du S. P. Qu'allez-vous faire ?

Allez-vous leur tendre les bras comme le veut Frachon ? Non, Frachon peut se renier, vous ne le suivrez pas. Au contraire, dans chaque assemblée d'usine, dans chaque réunion, vous vous élèverez contre cette conception « étrange » de la lutte de classes et vous demanderez la démission de l'auteur. Frachon peut représenter les jaunes, il n'est plus qualifié pour représenter les camarades de la C. G. T.

Un libertaire métallurgiste.

NOTRE LIBRAIRIE

Réservez au Libertaire vos commandes de brochures et de livres.

En vente

De Lénine à Staline, Le Crapouillot, 10 »

Dossier des fusilleries (après le 30 juin de Staline) 5 »

Mea Culpa, par Louis-Ferdinand Céline 7 50

Ce qu'est devenue la Révolution russe, d'Yvon 2 »

Retour de l'U.R.S.S., d'André Gide 7 50

Desobéir, par Vladimir 12 »

Refus d'obéissance, par Jean Giono 6 50

Les Dammes de la Terre par Henry Poulaillie 18 »

Le Pain Quotidien par Henry Poulaillie 15 »

Destin d'une révolution, de Victor Serge 18 »

L'Éducation sexuelle, de Marestan 15 »

Evolution et Révolution, de E. Reclus 15 »

La Conquête du Pain, de P. Kropotkine 15 »

La Douleur universelle, de S. Faure 15 »

L'Éthique, de Kropotkine 18 »

La Révolution espagnole et l'impérialisme, de Jean Bernier 1 »

La Grande Retape, d'Aurèle Patroni 10 »

La véritable révolution sociale, Sébastien Faure 12 »

NOS BROCHURES

Chaque brochure : 0 fr. 60

Evolution et Révolution, de E. Reclus.

Aux jeunes gens, de P. Kropotkine.

La morale anarchiste, de P. Kropotkine.

L'Anarchie, de E. Reclus.

Mon opinion sur la dictature, par Sébastien Faure

Buenaventura Durruti, la brochure française : 1 fr. 50.

Les Fécondations criminelles, A. Patroni : 6 fr.

Le Rire dans la Cimetiére, A. Patroni : 6 fr.

Dieu et l'État, de Michel Ba'ouline : 1 fr. 50.

L'anarchie, sa philosophie, son idéal, Pierre Kropotkine : 1 fr. 25.

L'Esprit de Révolte, par Pierre Kropotkine.

Pages d'histoire socialiste, par W. Tchekessoff.

Les Incendiaires, par Eugène Vermesch.

Les 12 propos subversifs de S. Faure :

bourgeoisie — La pourriture parlementaire — Leur Patrie — La morale officielle... et l'autre — La femme — L'enfant — Les familles nombreuses — Les métiers hasardeux — Les forces de la révolution — Le chambardement — La véritable rédemption. (Une brochure chaque.)

Le Gouvernement représentatif 0 60

En période électorale (Malatesta) 0 60

PRENDRE BONNE NOTE QU'AUJOUR ENVOI NE PEUT ÊTRE FAIT S'IL N'EST ACCOMPAGNÉ DU MONTANT DE LA COMMANDE MAJORÉE DE 40 % POUR FRAIS D'ENVOI

AUGUR ENVOI N'EST FAIT CONTRE REMBOURSEMENT.

BULLETIN D'ABONNEMENT

au

« LIBERTAIRE »

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de à partir du pour la somme de dont je vous envoie le montant.

Signature : 193 ..

Nom (1) : Adresse :

Ville : Département :

(1) Ecrire très lisiblement.

Jeunesse Anarchiste Communiste

A PROPOS D'ÉTIQUETTES

Les responsables des Jeunesses Socialistes de la Seine (dissoutes) ont envoyé une circulaire aux groupes en leur demandant de ne pas se rallier aux formations de jeunes existantes et d'attendre la reconstitution d'une fédération indépendante.

Dans le dernier « Coin de jeunes », le camarade Lerman a répondu aux arguments développés dans ladite circulaire, mais nous voudrions traiter plus particulièrement le problème posé en ce qui concerne la J. A. C.

L'affiliation à notre organisation est rejetée pour le motif suivant : « La J. A. C. n'est pas marxiste ».

Nous avouons franchement que cette raison nous étonne.

Que signifie « marxisme » pour les Jeunesses Socialistes ? De quel « marxisme » veulent-elles parler ?

S'il s'agit tout simplement de reconnaître qu'une doctrine socialiste doit être basée sur des faits, des événements, des expériences, en un mot tenir compte des réalités, nous sommes à la J. A. C. aussi marxistes, ou plus exactement aussi matérialistes que toute autre fraction ouvrière ou révolutionnaire.

La partie économique des œuvres de Marx, tout ce qui se rapporte au démontage du mécanisme capitaliste, constitue pour nous un ensemble de données, de matériaux, d'analyses d'une importance considérable et une contribution essentielle à l'étude de la société bourgeoise.

Cela ne signifie pas que nous considérons son œuvre comme définitive, parfaite et interchangeable, mais bien comme une base solide pour la poursuite de cette étude, des éléments nouveaux intervenant, des évolutions économiques posant des problèmes différents.

Rappelons que Bakounine fut un des premiers traducteurs de Marx, ce qui indique que notre position n'est pas née d'hier.

Quant aux conceptions politiques de Marx nous nous en séparons nettement, mais nous croyons que dans ce domaine — et dans cet ordre d'idées — les écoles marxistes tout en se revendiquant unanimement du maître, divergent ou appliquent des tactiques divergentes au point que l'on peut se demander ce qui les relie sinon l'étiquette seulement.

Il est vrai que chaque tendance excommunique ses rivaux, mais il s'agit là d'un petit jeu trop facile.

Pratiquement on peut se demander si le P. C., la S.F.I.O., les trotskystes sont marxistes, dans quelle mesure, avec quel degré d'écart et ainsi de suite.

Pour nous l'essentiel est de constater qu'en 1937 il est puéril et pédant à la fois de s'octroyer des brevets de science révolutionnaire et se prétendre disciples d'un théoricien qui mourut en 1883 et dont l'incontestable génie ne pouvait atteindre l'extra-lucidité en fournissant à l'avance des « tuyaux » pour les événements actuels.

En bons matérialistes — qui tiennent compte du facteur humain au même titre que des autres facteurs — nous disons que les mots d'ordre sont lancés actuellement après une étude sérieuse des événements et des circonstances, et non comme certains bons apôtres voudraient le faire croire, avec les regards errants dans la vague.

Et puisque c'est en définitive dans la pratique que nos positions doctrinales et tactiques doivent être éprouvées et vérifiées, nous demandons aux jeunes révolutionnaires de constater que l'attitude de ces « illuminés » et de ces rêveurs d'anarchistes — est bien plus positive, bien plus concrète, bien plus solide, que celle de certains partis ou fractions que leur réputation marxiste ou scientifique n'em pêche pas de propager des formules qui s'appliquent à la situation comme un coup de poing dans l'œil, ou qui veulent transformer la société de fond en comble avec le vent de leurs discours et le papier de leurs programmes.

Ridel.

ÉCOLE DU PROPAGANDISTE

Nous avons terminé le premier cycle de nos cours, concernant l'étude de la doctrine anarchiste et des principes du syndicalisme révolutionnaire.

A partir du mercredi 28 courant, nous allons commencer la deuxième partie des cours, traités par un camarade très compétent, en la matière, sur les autres tendances du socialisme.

De plus, nous avisons les camarades que les cours se continueront, dès à présent le mercredi et le jeudi, toujours à 9 de la rue du Faubourg du Temple, à l'enseigne « A la Topiologie » ; les camarades eux-mêmes ne trouvant aucune objection à ce que les cours aient lieu deux jours de suite.

CONVOCATIONS

G. I. de la Région Parisienne. — Le Comité d'Initiative se réunira le lundi 3 mai à 20 h. 30, au local du Lib.

Ordre du jour : 1° Les décisions prises à l'assemblée.

2° La propagande.

3° Les groupes.

Tous les groupes devront être représentés.

II^e, III^e, IV^e. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, 92, rue des Archives, présence indispensable de tous les copains. Discussion des rapports.

V^e. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 30, café Réveil, 30, avenue des Gobelins, angle rue des Gobelins.

Le 4 mai causerie sur « La militarisation de la Jeunesse » par Prêtre. Sympathisants cordialement invités.

VII^e et VIII^e. — Pour les adhésions, écrire à Escabas au « Libertaire ».

IX^e. — Avec le groupe de l'U. A.

X^e et XII^e. — Tous les jeudis café « Au Petit navire », 68, rue de la Roquette, à 20 h. 30. Pour tous renseignements écrire à Paul Lerman, même adresse.

Tous les dimanches matin, pour la vente du Lib. au même endroit.

XIII^e. — Avec le groupe du V^e.

XIV^e. — Tous les mercredis à 20 h. 30, chez Papillon, 37, rue de Vanves.

XV^e. — Tous les vendredis chez Jourdan, 69, rue de la Convention.

XVI^e. Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis à 21 heures, chez Cuvillier, 50, avenue des Moulins, Billancourt.

XVII^e. — Avec le groupe U. A. L'adresse du groupe J.A.C. et les jours de réunion seront communiqués dans le prochain numéro.

XVIII^e. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au Sans Souci, 100, rue Ordener.

XIX^e. — Tous les mardis à 20 h. 30, salle Quélennec, 70, rue de Flandre.

XX^e. — Avec le groupe de l'U. A.

L'idée d'une manifestation internationale des travailleurs se déroulant dans tous les pays à un jour fixé d'un commun accord par les organisations ouvrières remonte, dans l'histoire sociale, à l'origine même du mouvement ouvrier international.

Mais c'est à un épisode tragique de la guerre des classes en Amérique que cette journée de revendication du prolétariat universel doit d'avoir été fixée au Premier Mai.

LES MARTYRS DE CHICAGO

Le prolétariat américain réclamait la journée de huit heures. Le 1^{er} mai 1886 fut choisi pour affirmer, par la grève générale, cette revendication. Mais à Chicago, la grève persista plusieurs jours devant l'intransigence brutale du patronat. Le 3 mai, une violente collision se produisit entre la police privée de l'usine Mac Cormick et les ouvriers, dont plusieurs sont abattus. C'est alors que sous l'influence des anarchistes, à la brutalité policière répond la violence ouvrière. Une bombe éclate parmi les policiers et en blesse un grand nombre. C'est le point de départ d'une réaction féroce dont les coups devaient surtout tomber sur les anarchistes. Sans l'ombre d'une preuve on arrêta un grand nombre de militants parmi lesquels Auguste Spiess, Samuel Fielden, Oscar Neebe, Michel Schwab, Ludwig Ling, Adolphe Fischer et Engel Georges. Le principal accusé, Albert R. Parsons, qui avait échappé aux recherches policières, se constitua de lui-même prisonnier à l'audience.

Les débats, en faisant éclater l'innocence des accusés, se transformèrent par l'héroïsme et la foi militante de ceux-ci en procès des accusateurs. « Ma défense est votre accusation. Mes prétendus crimes sont votre histoire », avait crié aux juges yankees Auguste Spiess. Et la défense de Parsons, qui parla huit heures devant le tribunal, ne fut qu'un brulant réquisitoire contre la ploutocratie capitaliste.

Celle-ci savait se venger. A l'exception de Samuel Fielden, d'Oscar Neebe et de Michel Schwab, tous les autres accusés furent condamnés à mort et exécutés.

Ce procès, que, plusieurs années après, un magistrat américain avait stigmatisé en disant qu'une « telle féroce n'avait pas de précédent dans l'histoire », souleva dans le monde entier une émotion formidable.

C'est l'année d'après que sur l'initiative du Congrès socialiste international — le premier de la II^e Internationale nouvellement reconstituée — le Premier Mai fut fixé comme journée de revendication universelle. Il faut ajouter que c'est sur l'initiative de la Fédération Américaine du Travail, choisissant ce jour en mémoire des martyrs de Chicago, que le Congrès s'était déterminé.

En France, la manifestation prit tout de suite en certains endroits un tour violent. Plusieurs militants anarchistes sont arrêtés, notamment Merlino, Malato et Louise Michel.

Mais c'est à Vienne, sous la conduite de Pierre Martin, de Tannevin et d'autres militants anarchistes connus, que le Premier Mai prit son caractère d'action directe et révolutionnaire. Les tisserands de Vienne avaient partagé au peuple une partie des tissus par eux fabriqués. Pierre Martin, qui avait assumé toute la responsabilité de l'opération, fut condamné à cinq années de prison, Tannevin deux ans et Boisson un an.

LE MASSACRE DE FOURMIES

La seconde manifestation en France du Premier Mai fut marquée par la tuerie de Fourmies qui vint tragiquement rappeler aux travailleurs que dans les rapports sociaux la bourgeoisie ne connaît que la violence et qu'il est vain d'espérer la concavence de la justice de la cause prolétarienne.

Dans la petite ville de Fourmies une tradition fort ancienne voulait qu'on célébrait le nouveau-né en allant cueillir en cortège le

Le passé du 1^{er} Mai

Mai verdoyant. A cette coutume bucolique, les militants socialistes de la région voulurent, cette année-là, associer de timides revendications concernant une grève du textile qui était en cours. Il s'agissait, disait l'appel signé par des militants du Parti ouvrier, de « soumettre aux pouvoirs publics » les « justes revendications » des travailleurs, dans « la paix, le calme et l'union », de « les faire aboutir par la raison » en ajoutant : « pas de tumultes, pas de récriminations personnelles ». L'appel se terminait par « l'espoir que les patrons comprendraient qu'ils ne peuvent ni ne doivent porter atteinte à leurs droits » [les droits des travailleurs].

C'est à coups de fusil que le patronat de l'endroit fit répondre à cet « espoir » et à ce pacifisme social. En riposte à cet appel si timoré du Parti ouvrier, les patrons avaient fait afficher un manifeste qui était une véritable déclaration de guerre sociale, où il était dit qu'ils étaient prêts à « se défendre collectivement, solidement et péniatement, dans la guerre injustifiable qu'on veut leur déclarer (1) ».

Des troupes, à la demande des patrons, avaient été massées dans la petite ville. Un cortège pacifique, seulement armé de bouquets blancs, que tiennent en tête quelques jeunes filles et quelques enfants, se dirige vers l'Hôtel de Ville. C'est à coups de fusils qu'il est reçu. 10 morts jonchent le pavé : quatre hommes, deux jeunes filles, deux enfants dont le plus jeune n'a pas onze ans...

L'AFFAIRE DE CLICHY

En ce même jour, d'autres troubles violents avaient éclaté, fomentés par la volonté répressive du gouvernement — Constant ministre de l'Intérieur — à l'appui d'un défilé de la réaction socialiste. A Saint-Quentin, à Lyon, dans les Ardennes, des chocs violents ont lieu entre flics et manifestants.

Mais c'est surtout l'affaire de Clichy que nous voulons rappeler ici en quelques mots, en regard au rôle que jouèrent les anarchistes. A Paris, la veille du 1^{er} mai, les groupes socialistes avaient passé la soirée à prendre des mesures de calme et à affirmer leurs intentions pacifistes. Un punch, salle Vauthier, avenue de Clichy, se termina par l'élection des délégués chargés de porter des pétitions aux autorités et aux pouvoirs publics.

Pendant ce temps, les anarchistes cherchaient à impulser le mouvement dans un

(1) Alexandre Zévaïs : Histoire de la III^e République (pp. 338-341).

sens plus révolutionnaire et plus profond. A Clichy, dès le matin, des drapeaux noirs, portant des inscriptions anarchistes, furent accrochés aux fils télégraphiques ; la police les enleva aussitôt.

Dans l'après-midi, une concentration de camarades se réunit à Levallois et marcha sur Clichy, précédée d'un drapeau noir.

Mais des policiers se ruèrent sur la colonne, la coupant en plusieurs tronçons. Assaillis, trappés, assommés, les anarchistes se réfugièrent dans un café, où la police vint bientôt, au mépris de toute légalité, leur donner l'assaut. Sabre au clair, revolver au poing, la horde policière envahit l'établissement et, froidement, tira des coups de feu. Tant de féroce exaspéra les compagnons, qui se défendirent avec courage, tenant tête à la meute.

Dans le corps-à-corps, une douzaine des assaillés réussirent à s'échapper. Malheureusement, trois des nôtres, blessés, tombèrent au pouvoir des flics.

Ce sont Dardare, Decamps, Lévillé. Ceux-ci capturés, une scène d'atrocités et d'ignobles cruautés se déroula au poste de Clichy. Les brutes sadiques torturent, martyrisent les trois malheureux camarades, liés, dans l'impossibilité de se défendre. Cette sauvagerie ne prit fin que lorsque le « panier à salade » vint prendre, pour les conduire au dépôt, les trois corps pantelants et tuméfiés.

La répression s'abattit par la suite sur les victimes, comme elle s'abattit sur les organisateurs du cortège de Fourmies. Les années de prison plurent.

Mais la classe ouvrière, qui cherchait encore la forme définitive de l'instrument de sa libération économique et sociale, faisait encore une confiance imméritée à l'action strictement politique. Le syndicalisme était encore en enfance. L'action directe des travailleurs ne pouvait guère se manifester que par l'explosion brutale des bombes terroristes. Ravachol vengeait, à coups de bombes, les condamnations odieuses des victimes de Fourmies et de Clichy.

Ce furent, pendant plusieurs années, des Premier Mai sans histoire.

1906

...Jusqu'en 1906. Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics. Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation d'ait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains —

et que le point culminant de cette agitation devait être le 1^{er} mai 1906.

L'affolement de la bourgeoisie française à l'annonce de cette journée est intense. Il a été souvent décrit et est devenu légendaire.

Clemenceau est ministre de l'Intérieur. Il a fait du chemin le ministre bonhomme depuis que, à propos du massacre de Fourmies, il apostrophait son prédécesseur de l'époque en ces termes : « N'êtes-vous pas frappés de l'importance qu'a prise cette date du 1^{er} mai ? N'avez-vous pas été frappés, en lisant les journaux, de voir cette multitude de dépêches, envoyées de tous les points de l'Europe et d'Amérique, mentionnant ce qui s'était dit ou fait, le 1^{er} mai, dans tous les centres ouvriers ? »

« Il a éclaté aux yeux des moins clairvoyants que partout le monde des travailleurs était en émoi, que quelque chose de nouveau venait de surgir, qu'une force nouvelle et redoutable était apparue, dont les hommes politiques auraient à tenir compte. » Et, après avoir conjuré les dirigeants de l'époque d'être pitoyables à leurs victimes, Clemenceau ajoutait : « C'est l'inévitable révolution qui se prépare. C'est l'organisation de ce quatrième Etat dont je parlais tout à l'heure. Il faut en prendre votre parti ; ce quatrième Etat vous devez ou bien le recevoir par la violence ou l'accueillir à bras ouverts. Le moment est venu de choisir... »

Maintenant qu'il est au pouvoir, la leçon qu'il connaît aux autres lui a profité. Lui, il choisit la violence.

Une formidable concentration militaire et policière a lieu dans la capitale. 15.000 fantassins et 5.000 cavaliers ! Une des consignes ministérielles est que « les troupes seront constamment prêtes à marcher ; tenue de campagne avec deux paquets de cartouches par homme ».

Conjointement à ce déploiement de forces provocateur, de nombreuses arrestations sont opérées. On arrête Griffuelhes, Bosquet, Lévy, Monatte, Delalé — l'ancien gérant du Père Peinard — etc. Des perquisitions en province et à Paris.

L'affolement s'empare de la bourgeoisie, qui entasse dans la cave victuailles et conserves. La presse de l'époque signale un sensible renchérissement des denrées alimentaires.

Des grèves revendicatives éclatent dans tout le pays, cependant que se déroulent, dans le Nord et le Pas-de-Calais de formidables mouvements des mineurs, consécutifs à la catastrophe de Courrières.

De violentes bagarres éclatent aux abords de la place de la République et dans le

faubourg du Temple, mis en état de siège. Les flics de Lépine cognent. Les blessés sont innombrables.

Mais l'objectif de ce 1^{er} mai, la journée de huit heures, s'il n'est pas atteint, demeurera désormais au premier plan des aspirations ouvrières. Elle n'apparaît plus comme un mirage se reculant sans cesse.

Les années qui suivent connaissent, certes, des Premier Mai plus calmes. Celui de 1914, notamment, se place sous le signe des élections législatives.

Trois mois après...

LA GUERRE

Il n'y a plus de mouvement ouvrier. Ce qu'il en reste est émasculé par l'Union sacrée.

Cependant, dès 1915, une faible lueur se fait jour. C'est la Fédération des Métaux qui la transmet, par un numéro spécial de l'Union des Métaux, où Merheim a reproduit un appel d'ouvriers allemands pour la paix et le socialisme.

1916 et 1917 voient s'amplifier l'opposition à la guerre. De grandes grèves éclatent dans les usines de guerre. Progressivement, mais bien faiblement, la fraction la plus clairvoyante du prolétariat reprend confiance.

ENFIN, LA PAIX...

Le Premier Mai 1919 fut véritablement une journée révolutionnaire. Je me rappelle cette journée de printemps ensoleillée et humide à la fois.

On était à l'ère de la révolution russe, qui apparaissait si belle aux travailleurs d'Occident.

On criait : « Vivent les Soviets ! » ; on réclamait la démobilité immédiate, les huit heures, la cessation de l'intervention armée contre la Russie.

Dès le matin, le peuple de Paris était descendu dans la rue, bouillonnant de colère contenue après de si longues années de souffrances.

C'était encore un ministre Clemenceau... et l'état de siège. Comme treize ans plus tôt, celui qui se qualifiait lui-même le Premier Flic de France avait multiplié les mesures « d'ordre », en conséquence de quoi on dénombrerait par centaines les manifestants blessés.

Je me rappelle comme d'hier, pour y avoir passé, la vaste cour de la caserne du Château-d'Eau pleine de tortionnaires, flics, municipaux, etc., où les manifestants arrêtés étaient mis en charpie sous leurs poings et leurs talons, avant de s'entendre inculper de rébellion ou de violence à agents !...

Mais le prolétariat français n'était pas encore bien revenu de son cauchemar. Cependant, peu après, la loi de huit heures était acquise.

Le 8 mai, le traité dit de « paix » était remis aux plénipotentiaires allemands.

1920 et 1921 connurent encore des Premier Mai grandioses. Mais les fautes, les trahisons des chefs syndicaux et des politiciens amenèrent de lourdes défaites au prolétariat. La division fit le reste.

Le Premier Mai perdait chaque année un peu plus de son caractère et de son importance.

L'écho du coup fasciste du 6 février lui redonna une vigueur et une ampleur qui autorisaient tous les espoirs.

Il n'aura pas fallu plus de deux ans à ces mêmes politiciens pour de nouveau retirer au Premier Mai son caractère de manifestation d'action directe et le travestir du masque de la paix sociale et de la collaboration de classes.

Cependant, rien n'est perdu. Au contraire. Des signes certains d'un réveil prolétarien se dessinent avec force.

Les anarchistes, qui sont à l'origine du Premier Mai, ont leur rôle à jouer pour lui redonner son vrai visage.

LOUIS ANDER.

PAROLES D'HIER ... ET D'AUJOURD'HUI

Dans toutes les circonstances où le 1^{er} mai se produisit sous l'influence émolliente des politiciens ; toutes les fois que cette journée devenue traditionnelle fut inspirée, animée et mise en branle par le peuple sans chefs ; lorsqu'il fut donné aux toutes ouvrières de garder leur initiative et de tirer parti de leur sens pratique, cette date marqua une revendication appuyée par une révolte.

Tout ce que les travailleurs ont acquis dans ces vingt-cinq dernières années, n'est dû qu'à leur attitude résolument révolutionnaire. Il a fallu parfois que la colère des opprimés grondât et que l'émeute menaçât pour que les parasites trembleurs abandonnassent une minime partie de leurs privilèges.

Oui, ce sont les 1^{er} Mai les plus mouvementés, les plus violents et les plus

animés d'action directe qui ont atténué la féroce bourgeoisie contre les spoliés. Réaction du temps de travail pour les enfants et les femmes, suppression d'épuisante occupation des êtres faibles, la nuit, dans les usines, quoique les dérogations légales détruisent dans de multiples cas l'humanité de cette mesure. Responsabilité patronale dans les accidents de travail, augmentation des salaires, belle foutaise ! La certitude de vivre rétablissant l'équilibre. Enfin, tout ce que se targuent les dirigeants commensures de progrès qu'ils auraient octroyées aux ouvriers, tout est l'œuvre unique des ouvriers eux-mêmes quand ils ont su coordonner leurs pensées, unir leurs forces et imposer leur volonté.

Pierre MARTIN.

LIBERTAIRE, 1^{er} mai 1914.)

Internationales pourries

Rien n'est plus significatif du péril couru en ce printemps 1937 par les travailleurs de tous les pays, rien ne montre mieux la façon dont — sans qu'ils en prennent conscience — les deux Internationales les mènent à une nouvelle boucherie impérialiste, que les appels lancés à l'occasion du 1^{er} mai par l'Internationale ouvrière socialiste et l'Internationale communiste.

Malgré leurs différences de ton et de langage le même commentaire s'impose à la lecture de ces deux documents :

Abandon de la lutte de classe, ralliement à l'impérialisme.

Pour l'essentiel, en effet, les deux appels coïncident. Seuls les séparent — et ce ne sont dans les circonstances actuelles que des contingences — les intérêts que leurs rédacteurs servent plus spécialement.

A Bruxelles, les intérêts de la bourgeoisie anglaise et française.

A Moscou, les intérêts de la bureaucratie soviétique.

Les deux pseudo-Internationales désignent en effet aux coups des travailleurs les mêmes ennemis : le fascisme, c'est-à-dire les impérialismes allemand et italien et l'impérialisme japonais allié à ces derniers. Et effectivement l'Allemagne, l'Italie et, dans la mesure où il lie sa cause à la leur, le Japon sont les ennemis des impérialismes anglais et français.

Mais alors que, entre la Russie et les trois impérialismes fascistes, les positions d'hostilité sont prises et la guerre préfigurée, entre les impérialismes démocratiques et les impérialismes fascistes la décision reste en suspens et les manœuvres diplomatiques redoublent.

Par ailleurs, enfin, l'Angleterre et même, dans une certaine mesure la France, refusent de s'engager à fond avec la Russie.

Ce sont ces divergences impérialistes qui seules, empêchent actuellement la fusion de la II^e et de la III^e Internationales.

Ce sont elles aussi qui donnent aux deux appels, identiques quant au fond contre-révolutionnaire, deux tournures différentes.

Instrument de Londres d'abord, et de Paris, la II^e Internationale se retranche derrière la Société des Nations et la sécurité collective, bref derrière l'appareil dressé par les vainqueurs de 1918 pour assurer leur

domination sur le marché européen et mondial.

Esclave de Moscou, la III^e Internationale met en avant les sentiments unitaires, les illusions démocratiques et la mystique soviétique comme autant de moyens de pression jouant en France et en Angleterre dans l'intérêt de l'Etat russe.

Alors que le conformisme impérialiste éprouvé de l'Internationale socialiste la dispense de toute démagogie révolutionnaire, le conformisme impérialiste ramouffé encore aux yeux des fractions révolutionnaires du prolétariat qu'elle contrôle, de l'Internationale communiste, l'empêche de se révéler purement et simplement à l'idéologie bourgeoise de Genève et la contraint à une terminologie de classe, incohérente, mais propre à duper les ouvriers.

Par contre, c'est avec la même mauvaise foi que les deux appels se servent de la révolution espagnole, et des sentiments de solidarité qu'elle suscite chez les exploités.

D'accord avec tous les impérialismes européens pour étouffer la révolution espagnole et pour lui imposer un quelconque compromis bourgeois, la II^e et la III^e Internationales ne voient dans la lutte mortelle des prolétaires espagnols contre leurs oppresseurs qu'un excellent moyen d'exciter contre les impérialismes allemand et italien les prolétaires occidentaux.

Toutes deux en usent et en abusent, de même que toutes deux passent sous silence — avec quel touchant ensemble ! — l'existence des impérialismes démocratiques et même celle de l'impérialisme tout court.

Rien que le rappel de ce mot redouté de tous les sociaux-patriotes du monde briserait en effet comme verre, le mythe du conflit entre « Fascisme » et « Démocratie » sur lequel les traites socialistes et les traites communistes édifient toute leur propagande de guerre impérialiste.

En ce 1^{er} mai 1937, la première tâche à s'offrir aux révolutionnaires, c'est de lever le drapeau de l'Internationale ouvrière, renié par les deux soi-disant Internationales.

Que, pour ce faire, ils se rejoignent au sein du Front révolutionnaire dont la création s'impose sans délai !

JEAN BERNÉ.

La Terreur en Bulgarie

Notre camarade Simeon Boudoroff est condamné à mort

Le tribunal d'Sliven (Bulgarie) vient de condamner à mort notre camarade Simeon Boudoroff.

Arrêté en septembre dernier, après une vive résistance les armes à la main, et blessant quatre agents de police, le camarade Boudoroff était accusé d'avoir tué le directeur et la prison de Sliven.

Les prisonniers politiques qui ont séjourné par milliers depuis 1923 dans la prison de Sliven connaissent bien le sinistre bourreau sur lequel comptaient les émules de Mussolini pour mater la mâle énergie d'illustres révolutionnaires.

Boudoroff militant de longue date avait été empoigné après les événements de 1905 et avait subi le régime odieux de ce petit tyranneau. Il avait juré de venger les humiliations et les souffrances que ce directeur-bourreau faisait subir aux prisonniers politiques.

Un jour il rencontra le directeur et l'abattit de cinq coups de revolver en plein rue. Il réussit à s'échapper. Dévoué à la propagande il n'a pas voulu quitter la Bulgarie. Plusieurs mois après le hasard l'attrahit.

Boudoroff a eu devant le tribunal une attitude courageuse en revendiquant son acte.

Il a entendu la sentence avec la parfaite tranquillité de l'homme qui a accompli son devoir envers les opprimés. Il refusa de signer son pourvoi en cassation malgré les insistances du procureur lui-même.

Le jugement est exécutoire au cours du mois prochain.

Ainsi l'ordre capitaliste se venge contre ceux qui cherchent à améliorer le sort des pauvres. Le gouvernement de M. Kussevanoff, qui vient de recevoir dans les récentes élections municipales une gifle cinglante (60 % des électeurs se sont abstenus ou ont voté contre), osera-t-il exécuter celui qui a donné aux bourgeois un premier avertissement ?

Tout porte à le croire.

La semaine dernière la police a opéré des arrestations dans les milieux anarchistes à Sofia.

Nous y reviendrons.

DÉFENSE D'AIDER L'ESPAGNE OUVRIÈRE

(Suite de la 1^{re} page.)

Citons encore en particulier notre dévoué camarade Pierre Albert, de Narbonne, qui, dès le premier jour de la révolution espagnole s'est mis au service, avec un cran et un courage exemplaires, de nos frères d'Espagne à qui il a apporté un secours matériel appréciable. Albert a été récemment condamné à quatre mois de prison.

Casier et lui ont fait appel.

Le caractère de classe de cette répression ne fait de doute pour personne. Il est vraiment remarquable que du côté des rebelles, dans la région des Pyrénées-Orientales, jamais aucun incident ne se produisit.

D'autre part, si par hasard un fasciste vient à se faire arrêter, comme il possède généralement de solides protecteurs dans la police et dans la magistrature, il est libéré aussitôt en attendant le non-lieu.

Pendant que la justice s'abat sur les moindres gestes de solidarité du peuple français, les rebelles se ravitaillent comme par le passé avec l'aide de plusieurs puissances amies. Alors que l'on prive la république espagnole du faible soutien des organisations sympathisantes c'est par bateaux entiers que Franco se ravitaillait ; ce sont des milliers de soldats qui débarquent sur son territoire, ce sont des centaines de techniciens qui viennent monter et régler le matériel de guerre livré normalement.

Il y a même des « socialistes » pour trouver cela très bien. Nous lisons dans le dernier numéro du Drapeau Rouge l'incroyable réponse faite par le directeur du cabinet de Marx Dormoy à une délégation de militants socialistes du C. A. S. P. E. venus lui signaler avec faits précis et vérifiés une affaire de contrebande de mitrailleuses pour Franco.

Après avoir écouté les délégués, Verlomme s'écrie :

« Vous ne voudriez tout de même pas que je me querelle avec Franco à cause de quelques mitrailleuses ! »

Stupéfaction des camarades socialistes. Protests.

« Comment pouvez-vous parler ainsi, vous, membre du Parti socialiste ».

Verlomme, fâché, éclate alors :

« Mais voyons, tout le monde est convaincu ici que Franco vaincra ; il vaut

mieux donc que cela soit le plus tôt, afin d'abréger le carnage.

Les camarades socialistes toléreront-ils encore longtemps une telle attitude néfaste d'un gouvernement de Front populaire à direction socialiste.

La non-intervention c'est en définitive la prohibition de l'aide ouvrière internationale à la classe ouvrière espagnole, c'est une mesure destinée à étrangler les révolutionnaires ibériques.

C'est une raison suffisante pour qu'à cette justice de classe réponde l'action des antifascistes, des révolutionnaires français pour arracher des goles du Front populaire ceux qui sont restés fidèles à leurs idées et qui ont voulu pratiquement réaliser ce que les Blum, les Paul Faure et leurs séides leur avaient appris avant de devenir des ministres ou des valets du capitalisme français.

Pour que vive le "libertaire"

SOUSCRIPTION DU 1^{er} AU 15 AVRIL

Un groupe de travailleurs municipaux, 10 ; Un bourgeois syndicaliste, 5 ; Jean Denouille, à Ivry, 50 ; Eugène Bizeau, 2 ; Gras, 10 ; Un communiste qui a compris, 5 ; Groupe du XIX^e pour protester contre la saisie, 100 ; Carré, 4 ; Groupe de Colombes, 35 ; Ladré Lucien, 8 ; Bonneau, pour protester contre la saisie, 15 ; Planzer, 10 ; Pradon, 20 ; Devallois, 5 ; Duval, 5 ; Mahé, 5 ; Moreau, R. 250 ; Raymond, 5 ; Saché Félix, 10 ; Angèle Philippe, 20 ; Pour le front révolutionnaire, 20 ; Casto, 10 ; Géo, 10 ; R. Lohu, 15 ; Abel Chatelet, 30 ; Le Lann, 5 ; Mée Georges, 250 ; Diégo, 9 ; Charles Flet, 8 ; Manca, 15 ; H. Francoeur pour les 8 pages, 20 ; Un groupe de camarades de chez Bardet, 25 ; Michel Bon, 10 ; X. Vert-Galan, 5 ; R.C.T.X., 10 ; Un groupe de copains chez Liore-Olivier, 61 ; Joseph Teig, 30 ; Quelques abonnés de Saint-Henri, 60 ; Lucien Laumière, 18 ; Bidi, 15 ; A. Jouvelet, 10 ; Bobin, 10 ; Un jeune du XVIII^e, 4 ; Bournez, 5 ; Groupe d'Ivry 75 ; Un baladeur, 5 ; Timonier, 50 ; Seguin, 5 ; Berger, 5 ; Puchagut, 8 ; Taurines Henri, 1350 ; Villene J., 20 ; Ballario, 6 ; Claude, 20 ; Collecte fête du Lib., 14150 ; P. Leblanc, 20 ; Leroy, 10 ; Section Syndicale Mafford, 10 ; Groupe d'Alès, 50 ; Hubert, Bademat, 30 ; Un Algérien Kheder, 5 ; En passant, 10 ; Un paria, 10 ; Les copains d'Alger, 20 ; B.O.S., 5 ; Pâte en bois, 1250 ; Groupe de Levallois, 5150.

Total : 1.299 fr.

ARRIVÉE le 1^{er} mai. Deux jours de marasme. Sortie ce matin, remise, bien qu'encore un peu amollie.

Atmosphère divinement douce, caressée d'un zéphir. Ciel bleu perlé, ouaté, duveté de nuages blancs paisibles. Me promène lentement entre les buissons de chêne et les piniers.

Loulotte, ma chienne, fouille du museau les feuilles mortes. Je voudrais bien en faire autant.

On dirait que les oiseaux s'essayaient seulement au chant, que leur gosier ne s'est pas encore dérouillé du silence de l'hiver. Dieu ! que le soleil me caresse doucement ; quel baume !

Tji, tji, tji, tji.
Tu, tu, tu, tu, tu, tu.
Fit, fit, fit, fit, Tiritititi.

C'est ça, mes chéris, donnez-vous-en : cela se dégage, s'assouplit. Dans deux jours, j'aurai de beaux concerts.

Ici, en Campine, par ce printemps tardif, il n'y a encore aucune verdure, presque pas d'arbres fruitiers en fleurs, à peine quelques bourgeons ; seuls un pêcher à fleurs roses ou un abricotier à fleurs blanches, et le cerisier sauvage, puis de-ci de-là, le long des routes, quelques pissenlits à moitié éclos. Mais l'atmosphère ! ce sont des réseaux d'or, d'argent, et des gouttes de rosée superposées.

Oh ! voilà un oiseau dont le gosier s'est dégaï, élargi : il y va franchement, son chant est liquide comme une source.

Eh ! un papillon jaune qui volette sur les buissons, un autre qui rase le champ. Des vaches meuglent dans une étable, impatientes de sortir ; la cheminée de Hille fume : sa femme va cuire les pommes de terre.

Des pies bavardent et sautent en hochant de la queue. Les moutons bêlent en broutant quelques herbes dans les piniers ; un petit chien aboie sur la route ; Loulotte et le chien du berger se flairent.

Le berger est là, appuyé sur sa houlette, comme un épouvantail.

Bonjour, berger !
Il me regarde ahuri et un son inarticulé sort de sa bouche : on dirait des charnières pas huilées qui grincent. Il hurle cependant quelque chose à son chien, qui se sauve de Loulotte, la queue basse, et se met à contourner les moutons.

UNE grande clairière où l'on a tracé des sillons : on y a planté des pins grands comme le pouce.

Tji, tji, tji, tji.
Hardi mes chéris, je vous aime. Je voudrais bien chanter avec vous, — seulement mon vieux gosier, lui, ne se dérouille plus, — mais mon âme jubile avec la vôtre.

Un avion... Oui, tu es beau, mais je te voudrais ailleurs qu'au-dessus de cette paix qui n'a que faire de ton bruit d'usine.

Le soleil glisse sur une grande étendue de taillis coupés ; plus loin, des emblavures où quelque chose commence à pousser.

Quitter tout cela...

par NéeL DOFF.

La grande romancière NéeL Doff va publier prochainement aux éditions « Entre nous », Fouquin à Nemours (c'est l'imprimeur de A contre courant, revue en sommeil faute d'aide) un livre de tableaux et notations au jour le jour de ses derniers séjours en Campine.

Malgré Keetje, Jours de Famine et Détresse, ces chefs-d'œuvre, celle qui est sans doute le plus grand des écrivains féminins d'aujourd'hui n'intéressait aucun de nos éditeurs de la place, paraîtra donc par nos soins.

Je le signale à mes lecteurs.

Ce livre est en somme le testament de NéeL Doff. Ces pages sont les dernières qu'elle écrivait et écrivait sans doute. Elle a aujourd'hui plus de 75 ans et assure avoir tout dit ce qu'elle avait à dire. Dans Quitter tout cela, elle dit son adieu à la vie, aux bêtes, aux choses. Elle dit aussi ses regrets d'avoir à bientôt quitter tout cela pour de bon. Nous espérons, nous qui l'aimons, que ce sera le plus tard possible.

Oh ! mais, comme le soleil me chauffe le dos ! Une nuée de corbeilles s'est abattue sur la clairière ; leurs voix rauques font tout de même partie de l'ensemble maigre et mélancolique de ce pays et accentuent la note âpre de cette nature arriérée.

Allons, je dois rentrer. Roseke va venir pour préparer mon frot et si je n'y mets pas la main, ce ne sera pas mangeable.

Ce matin, dans mon lit, je visque le temps était gris, pluvieux, et le spleen me prit. Ce n'est que lorsque Roseke s'est entree, accompagnée de la bonne odeur de l'ache et du courage qui s'exhalent d'elle, que je me suis ramassée.

Un ciel bousculé, avec du bruit de vent dans les piniers et de l'eau suspendue dessus.

Le soleil jette des éclaboussures sur la prairie et les vaches, près de ma maison. Il court sur les vaches et les dore, mais le nuage qui vient les noircir ; quand le soleil les dore, elles deviennent légères et unequidité les enveloppe ; avec le nuage sur elles, elles sont opaques, comme découpées dans du bois. Elles broutent et rien ne leur chante que la paille.

En débouchant de la pinrière sur la colline, je dois me courber contre le vent qui me traverse, mais tout de même ça en vaut la peine : toute l'étendue de la Campine limbourgeoise se déploie devant moi, enveloppée d'une buée bleue ; les nuages galopent au-dessus en découvrant des lambeaux de ciel bleu. Sainte Vierge ! La bruyère métamorphosée en champs et prairies, pointillée de toits roses dans des bouquets de bouleau, est

encore grise, avec ça et là une tache verte ; quelques moutons dans les prés arides, pas encore de vaches, et ce serait désolé si de grandes traînées de soleil ne traversaient la buée en plaques pourpre et or sur des ombres noir d'encre.

Un train halète, un chien aboie, mais le vent estompe le bruit et domine tout.

Voilà Loulotte couchée sur la bruyère, le ventre au soleil ; de temps en temps, elle pointe les oreilles ou me regarde de son œil veilleur, et ses narines frémissent. Avec vous remaqué comme peu de gens aiment les nez frémissants ? Moi, j'ai horreur d'un nez inerte et j'aime ces narines qui hument la vie. Cette bête de forme rude, entre le loup et le renard, a une douceur d'agneau quand elle me regarde, mais des gestes féroces et des yeux phosphorescents à l'approche du soir, quand elle entend des étrangers sur la route.

Voilà qu'elle scrute le ciel : elle entend un avion, mais ne le voit pas derrière les nuages, et cela l'intrigue. L'homme primitif a dû scruter ainsi le ciel pour découvrir d'où venait le tonnerre.

Haut, haut, haut dans le ciel, des gazouillements d'oiseaux ; il doit y en avoir beaucoup pour les entendre par ce vent.

Tjyp, tjyp, tjyp, tjyp, tjyp.

Ce sont les privilégiés de la nature que les oiseaux : ils peuvent se dérober. Puis, que font-ils de leurs morts ? On ne les voit guère. Comme je voudrais pouvoir m'escamoter près ma mort ! Cette manipulation à laquelle j'étais soumise m'offusque. Si je meurs ici, c'est des mains aimantes qui m'enseve-

liront : celles de ma voisine, la petite femme...

Ce serait bien... Ne croyez pas que je sois lugubre... c'est en pensant aux oiseaux...

Loulotte se met à gambader et à aboyer joyeusement parce que nous nous remettons en marche.

Hou ! le vent me pénètre.

— Viens, Loulotte, un petit temps de galop... Ah ! ça va mieux, et maintenant, au soleil !

Exquis ! Il m'enveloppe le dos, les reins, et me caresse tendrement.

DES coups de hache d'un bûcheron ; le soleil a déjà dégagé l'odeur de résine et d'encens de pins, la rosée est absorbée et le sol, aussi, fait monter ses parfums sous l'action de la chaleur.

Voilà l'avion qui revient : maintenant que Loulotte peut le voir, il ne l'intéresse plus.

Loulotte, courons, Roseke doit nous attendre, et Houben aussi doit venir pour examiner le réchaud à pétrole qui ne fonctionne pas bien et raboter la porte de devant qui ne s'ouvre plus.

Une odeur de fumier vient de loin. En ce moment, je la préfère au chypre...

Der Lenz soll mein lied erklingen !

MATIN DE MAI

L LOULOTTE, reste tranquille, il n'est pas six heures.

Mais Loulotte ne reste pas tranquille et va de son tapis à la porte, puis pousse sa tête par la fenêtre. Elle en a assez sans doute d'être enfermée. Je mets un peignoir ; elle

gambade et aboie. Je la laisse sortir, elle galope au fond du jardin ; je déverrouille portes et fenêtres et les ouvre. On ne viendra plus m'assassiner maintenant, Loulotte est du reste là et Roseke sera ici dans une heure.

Le ciel est complètement dégagé et d'un bleu doux, exquis, le soleil donne déjà franchement.

Je me recouche ; toutes les senteurs entrent, les oiseaux chantent. J'aimerais tout de même mieux que Loulotte revienne.

— Loulotte !

Elle ne vient pas. Je regarde par la fenêtre et appelle. Elle arrive, me regarde en hochant de la queue et remuant le dos, et contourne la maison. Je regarde par une autre fenêtre et la vois roulée en rond contre une des façades, bien au soleil.

Loulotte avait sans doute froid sur son tapis, dans ce coin obscur de ma chambre où elle veille sur moi la nuit, seule que je suis dans cette maisonnette perdue au milieu des champs.

— Chauffe-toi, chérie, tu ne laisseras entrer personne si ce n'est Roseke.

Le rossignol... Quel son, limpide et liquide... Cette créature m'inspire autant de respect qu'un grand artiste : tout est génie en lui, sa technique comme ses improvisations, et ce n'est pas chipé à droite et à gauche ce qu'il nous fait entendre ! Et quelle spontanéité ! Ecoutez donc... Et c'est le matin, dans mon lit, que je suis régalée de cela : c'est autre chose que les taudis empuantis d'Amsterdam de mon enfance où j'entendais les puces marcher.

Je saute au balcon. Ah ! voilà le vrai printemps ; cette fois, ça y est ! La sève ne peut plus se contenir, les aubépines crèvent : les poiriers, les pommiers, les cerisiers font éclater leurs boutons gonflés, et les fleurs délicates, d'enivrante odeur, s'éclatent pures et candides. Puis entendez : tout bruit, tout remue et bouge, tout jubile et exhale son âme et ne pense qu'à jouir et aimer.

Encore un peu frisque tout de même ! Je me refouille dans mon lit après quelques mots amitiés à Loulotte, qui me répond en ondulant du dos, mais reste en rond au soleil.

Et je bois du thé bien chaud de ma bouilloire thermos, et j'y trempe une biscotte ; j'écoute le rossignol et les autres, et hume les senteurs !

Ah ! voilà le jappement de Kiki qui arrive avec Roseke. Elle entre, sentant toujours la vache et la rosée, et me sourit de sa figure toujours pleine de bonne volonté.

— Roseke, donne ma grosse robe bleue. Je plongerai bien froid et sortirai tout de suite. Ça va, Roseke ?

— Pour dîner ?

— Pour midi, quatre pommes de terre et la côtelette de porc ; puis de la compote de rhubarbe, c'est tout.

Et me voilà dehors !

Initiatives ...

Une expérience réussie
LE MUSÉE DU SOIR

C'est Poulaille qui eut l'idée du Musée du Soir. Son expérience d'autodidacte devait tôt ou tard l'amener à envisager une telle entreprise.

Il fut encouragé et stimulé dans ce sens par un entourage de camarades ouvriers qu'il fréquentait dans le XV^e.

Au cours de discussions qui se prolongèrent souvent tard dans la nuit, Poulaille perçut un désir de lecture chez ces jeunes gens qui lui fit sentir la nécessité d'une bibliothèque vraiment populaire.

Sous l'impulsion de quelques camarades qui assumèrent le travail matériel, le Musée du Soir prit corps en peu de jours.

D'un local mal venu on fit une salle propre et de vieilles planches furent transformées en un tournemain en rayons présentables. Des tables furent installées.

En février 1935 le Musée du Soir fut ouvert. Il contenait, dès l'ouverture, 600 volumes environ, des documents et brochures rares, des collections de journaux et revues.

Parmi les membres fondateurs relevons les noms de Poulaille, Peisson, Gerbe, Loffler, Romagne, Teule, Bonnet.

Trop excentrique, en bordure des Buttes-Chaumont, les lecteurs ne s'y rendirent pas en foule. Il y eut 75 inscriptions en un an. Les bibliothécaires n'étaient que deux, les permanences furent assurées avec difficulté. Deux heures et demie chaque soir après son travail, c'est une grosse chose.

En février 1936 nous déménâmes. Le Musée est situé à présent 15, rue de Médéah, dans le XIV^e arrondissement, quartier populaire par excellence où se forma le premier Comité de Vigilance au lendemain du 6 février.

Pour assurer le travail matériel, nous avons bénéficié d'un groupe de jeunes camarades du XV^e chassés d'un patronage laïque « L'Union des familles » qu'un homme, M. Dussauze, véritable apôtre de l'éducation des jeunes, dirigea trente années. En remerciement, il fut congédié par un Comité directeur conservateur qui ne put lui pardonner de les avoir laissés organiser des causeries contre la guerre et le colonialisme.

Les bibliothécaires actuels sont : 3 ouvriers, 3 anciens ouvriers et 1 employé. C'est dire l'esprit prolétarien de l'Association.

Afin de donner une idée de l'esprit de nos lecteurs et à titre documentaire, nous avons relevé les sorties les plus importantes. Nous ne publierons pas tous les « tirages » et bien des noms seront éliminés faute de place :

H. Poulaille : Le pain quotidien, 42 fois ; Les damnés de la terre, 39. E. Peisson : Une femme, 23. M. Gorky : La mère, 22. J. Vallès : L'Inurgé, 19. J. London : Les vagabonds du rail, 15. K. Hamsun : La faim, 15. A. Malraux : La condition humaine, 10. NéeL Doff : Keetje, 10. E. Guillaumin : La vie d'un simple, 10. Bonnet : Didier homme du peuple, 9. Upton Sinclair : Samuel le chercheur, 8. Thomas Hardy : Jude l'obscur, 8.

Notons de nombreuses sorties de Lucien Descaves, Ludovic Massé, Eugène Dabit, H. Valet, John Dos Passos.

Emile Zola totalise près de 110 sorties, Victor Serge 39, Jean Giono 33, T. Rémy, Istrati 10.

PREMIER MAI



Des mains du Peuple sur le Monde.
Premier Mai
Qui prend le monde et le soumet.

Les pauvres mains et les mains fortes,
Mains de suie, mains de ciment, mains
[qui sortent]

De la mine ou du laminoir
Mordues par le blanc, pourries dans le
[noir]

Dures comme des ceps, râclées comme
[des monts]

Par le soleil du feu, par la pluie de
[l'acide]

Mains qui soulèvent des maisons,
Mains qui défontent les rapides,
Mains des cals ; des ongles cassés,
Des cloques, des crevasses ; mains de la
[tremblote]

Mains surprises, mains blessées

— Machine arrière

Faiseuse de sous, faiseuse de sang ! —

Les pauvres mains et les mains fortes

Ne peuvent plus se fermer ni s'ouvrir

Comme des mains d'enfant dans la paix
[du berceau]

Pourtant, malgré la vie,
Les pauvres mains et les mains fortes,
Pétrées par le travail avie,
Sont mains de prise et acte et mains
[de précision]

Des mains de poigne malhèse,
Des mains de poignées de pain,
Ce sont ces mains qui l'ont
[Premier Mai]

Des mains du Peuple sur le Monde,
Premier Mai.

Qui prend le Monde et le soumet.

Ils veulent manger la victoire,
Les messieurs de l'ordre établi,
Mélant la fête avec la foire

Sous des bannières
Réglementaires,
Sans déparer la panoplie.

Ils veulent changer la victoire
Et qu'il n'y ait plus de victoire,

Les messieurs du change établi.

Qu'ils marquent mieux ton dos
Avec leurs numéros,
Pour la chaîne et pour l'abattoir.

Ils veulent manger la victoire,
Les messieurs du ventre établi.

Mais il suffira d'une seconde,
D'une erreur de psychologie,
D'une feuille d'avis,

D'un feu nerveux
Pour que ces mains fassent la ronde,
Une ronde à casser des reins

Que sous le poids des conquérants
Les derniers profiteurs s'effondrent,
Que dans la fraternelle ronde

Lève le jour de l'homme vrai :
Premier Mai

Des mains du Peuple sur le Monde,
Premier Mai

Pour tous les jours du mois de Mai,
Par tous les Mois des mois du Monde,
Sur tout le Monde qu'il soumet !

BOUR.

LE DERNIER CIVIL

Le dernier livre de Glaeser

Du dernier roman de l'auteur de Classe 22, qui montre l'implantation du nazisme au cœur d'une petite ville allemande du Sud, nous extrayons cette page caractéristique.

« LA GUERRE »

Le dernier souvenir qu'avait Hans de son père était un matin à Munster am Stein. Ce petit garçon de 4 ans s'était fait bâtir par l'ordonnance de l'hôpital, en pierre et en sable, une ville qu'il appelait Paris. D'un petit talus, il jetait des pier-

res là-dessus et il était content lorsque les minuscules édifices s'écroulaient sous son bombardement et que le tracé des rues était détruit. Tout à coup le père fut debout devant lui : il marchait encore avec une canne, il avançait vers l'enfant en boitant, lui arracha les pierres des mains et le battit. C'était la première fois que son père le battait, mais le soir il était venu à côté de son lit et lui avait raconté qu'un jour, ils étaient entrés dans une ville complètement détruite, et ils étaient terriblement fatigués, mais il s'était réveillé dans la nuit et il avait entendu un gémissement. Ils avaient déblayé les décombres et sur les dalles d'une cuisine, ils avaient trouvé un enfant, un petit garçon de son âge qui saignait à la

poitrine et aux jambes. Dans ses bras il tenait encore sa petite sœur. Elle était morte, elle ne pouvait plus parler. Et dans le corridor, ils avaient trouvé la mère qui avait la tête écrasée par une utre. Était-ce une chose à quoi on pouvait penser ?

Dans s'était caché la tête sous la couverture. Tte la nuit, il vit la petite sœur morte. Quinze jours plus tard, le père repartit en guerre et un mois plus tard, il était passé que la mère, dans la cuisine, tombait raide sur le télégramme qui était venu par terre.

(1) traduction Dadelson (Grasset, éditeur.)

... prolétariennes

Les rayons histoire et sociologie ont moins de vogue.

Trotsky : Vie de Lénine, 13. Lissagaray : Histoire de la commune, 9. Barbusse : Staline, 7. O. Ruhle, Karl Marx, 8.

On peut évaluer à 200 ou 300 le nombre des livres sortis chaque mois.

En nous lisant, il faut bien se dire que nous ne possédons pas tous les ouvrages que nous devrions avoir. Ceci dit pour que, en consultant cet article, on ne s'étonne pas si certains ouvrages de valeur n'y figurent pas.

La bibliothèque compte actuellement 2 à 3.000 livres ou brochures, sans parler des journaux syndicaux et autres que l'on consulte sur place.

En dehors de la lecture, le titre de notre bibliothèque est justifié par des expositions, renouvelées en général tous les mois. Citons des expositions de documents sur Zola, Vallès, la Commune, imagerie populaire : la reliure, de photographies d'ouvriers au travail, affiches espagnoles, histoire du livre, peintures de Cresson, Luce, Robin.

Nous organisons également des causeries : P. Autry sur le vitrail, J. Soustelle sur le Mexique, Poirier sur l'imagerie populaire, Vaudelin sur le vieux Paris, Victor Serge sur l'U.R.S.S.

Sommes-nous satisfaits ? Oui. Espérons-nous mieux ? Non, car nous savons que l'ouvrier lit peu, qu'après sa journée de travail il est fatigué, que le peu de temps libre dont il dispose il en profite pour lire son ou ses journaux. Nous savons aussi que les plus actifs sont des militants happés aux postes de responsables dans les syndicats, les partis.

Nous pensons que tel que le Musée du Soir est une réussite. Du reste, administré comme il est, il ne pourrait guère dépasser 400 membres. Il faudrait le doubler, en créer un par arrondissement, comme l'avait souhaité Poulaille dans son projet initial.

Notre espoir à nous, animateurs du Musée du Soir, c'est que notre essai suscite des efforts, stimule d'autres camarades à organiser des bibliothèques dans des petites villes, dans des bourgades même.

On y perd du temps, diront certains. C'est vrai. Mais combien de motifs de satisfaction l'on y éprouve. C'est un camarade qui apporte du charbon dans sa serviette, l'autre du bois, un autre des livres ou des documents. Un autre met sa voiture, qui est son gagne-pain, au service du Musée, ce qui nous permet de distribuer des centaines de livres ou revues aux grévistes de juin dernier.

La semaine de quarante heures, va procurer cinquante-deux jours de loisirs par an à chaque travailleur. Elle favorisera, nous n'en doutons pas, l'éclosion de centres culturels et permettra aux ouvriers de lire et de s'instruire.

Nous souhaitons que dans tous ces foyers même une atmosphère de camaraderie. Que l'on soit dans ces salles de lecture sans retenue, sans gêne. Que l'ouvrier venant pour la première fois ne soit pas intimidé, dépaycé. Nous désirons que sa personnalité ne soit pas étouffée, éteinte.

C'est cette ambiance que nous croyons avoir créée au Musée du Soir.

R. Bonnet, charpentier.

PARIS-BANLIEUE

PARIS-XIV

Le vendredi 23 avril a eu lieu une causerie publique et contradictoire avec nos camarades Dourrou et Palomieu sur le sujet : « La religion opium du peuple ». Soixante-dix personnes étaient venues écouter cette causerie, et à part un vénérable crétin qui ne voulait pas entendre la fin, l'assistance fut satisfait.

Aussi nous invitons toutes les personnes qui s'intéressent à nos causeries, à venir écouter nos causeries éducatives dans le groupe.

Le groupe du XIV.

AULNAY-SOUS-BOIS

Ca ne va plus

L'avènement du front populaire dont le peuple attendait avec impatience le salut des travailleurs va de plus en plus vers les reniements et la démagogie.

La jeunesse qui ne demande qu'à vivre heureuse est obligée de courber la tête sous l'immense fardeau de l'esclavage militaire, et ceux qui l'on croyait être les défenseurs du prolétariat s'avèrent lâchement comme les artisans les plus farouches du patriotisme intégral. Les communistes, avec un grand C, volent les budgets de guerre et de la police et se targuent audacieusement d'être les défenseurs du prolétariat. Assez de mensonges !

Pour la constitution d'une Fédération de la région nord de Seine-et-Oise

Camarades,

Nos efforts sont éparpillés et la lutte s'avère rude et difficile pour les groupements dont les copains sont peu nombreux surtout lorsque la liaison manque et c'est le cas de notre région. C'est pourquoi nous convions fraternellement les camarades des groupes suivants à prendre leurs dispositions pour une réunion commune d'où sortira, nous en sommes persuadés, la Fédération anarchiste de la région nord (S.-et-O.) : Villeparisis, Villepinte, Livry-Gargan, Pavillons-sous-Bois, Blanc-Mesnil, Drancy.

Envoyez tous vos délégués dimanche 16 mai à 9 heures du matin, local, 4, rue des Ecoles à Aulnay-sous-Bois.

La présence du secrétaire de l'U.A. est assurée.

Pour le groupe d'Aulnay-sous-Bois : Sali Mohamed.

CLICHY

Tous les camarades disponibles sont cordialement invités à assister au meeting du 1^{er} mai organisé par la section locale de la C.G.T.S.R. qui se tiendra à la « Coupole » place Voltaire à Asnières à 9 h. 30, le samedi 1^{er} mai.

GENTILLY

(Intercommunal Banlieue-Sud)

Les camarades et sympathisants sont invités à assister et à faire la propagande nécessaire pour le succès de la Goguette fraternelle que le Groupe et le Comité local pour l'Espagne libre organisent vendredi prochain 30 avril, à 20 heures 30, Salle Berthelot, 2, rue de la Mairie, à Gentilly.

Au programme : Castella, Jeanne Monteil, Larvor, Guindollet, Sylvain, Nénette, etc.

Le bénéfice de la soirée est exclusivement réservé aux petits orphelins espagnols. Prix d'entrée : 2 fr. donnant droit à deux billets de la tombola dont le tirage aura lieu au cours de la soirée, un vélo de 500 fr. à gagner et une bonne action à faire. Soyez nombreux et amenez des amis. Qu'on se le dise !

LIVRY-GARGAN

Dire toujours la vérité, tout est là

Nous ne nous permettrons pas de ridiculiser le camarade du Parti communiste qui, dimanche dernier, au marché de Gargan, déclarait que notre regretté Durruti était bolchevick et qu'il avait été assassiné par les anarchistes.

Durruti communiste ? Humanité et Monde, de Barbusse, disaient en 1933 ceci :

« Les chefs anarchistes se sont couverts à jamais du mépris de l'opinion mondiale. »

« Des anarchistes comme Durruti sont des imbéciles, on ne discute pas avec eux, on les fusille. »

Un bon conseil camarades communistes : instripuez-vous, éduquez-vous, vous en avez grand besoin. Quand vous voudrez parler de Durruti sachez au moins que cet anarchiste est né le 14 juillet 1896, que son action est liée intimement à celle d'Ascaso, de Jover, de Garcia Oliver : Qui a tué Durruti ? Nous en reparlerons plus tard, voulez-vous, dans votre intérêt. Nous avons entre chose à faire de plus positif, mais de grâce laissez-nous Louise Michel, Sacco et Vanetti, Ascaso, Durruti, nous vous abandonnons Marcel Cachin, celui qui pleure à Strasbourg, Rouget de Lisle, l'officier royaliste et Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans.

La Jeunesse Anarchiste Communiste. Le Groupe de l'Union Anarchiste. de Livry-Gargan.

Assistez aux réunions du groupe anarchiste le premier vendredi du mois 44, allée Montgolfier, Gargan et le troisième vendredi, salle de réunions de la Mairie de Livry.

Adhérez aux Jeunes Anarchistes Communistes. Permanence de l'Union Régionale, 44, allée Montgolfier, de 10 à 12 heures.

SAVIGNY

Belle soirée pour nos gosses

Le Groupe de Savigny présentait le jeudi 22 avril la conférence filmée sur l'Espagne : devant une grande assistance, nos camarades Ridel et Frémont firent l'histoire de la Révolution Espagnole. Cette soirée nous permet de faire parvenir 888 francs pour nos orphelins. Un plateau fait dans la salle nous a permis de donner 178 fr. pour 4 orphelins espagnols à Savigny.

Plus une collecte faite par une camarade qui a rapporté 73 francs.

Donc, en résumé, bonne soirée pour nos gosses.

Le Groupe.

AUX ASSURES SOCIAUX

Les assurés sociaux ont le libre choix de leur médecin ou de leur dentiste. Nous tenons à leur faire savoir que la

CLINIQUE « LE TRAVAIL »

6, Rue de l'Entrept, 6, Paris (10^e)

Téléphone : Botzaris 40-92

est ouverte à tous indistinctement. Cet Etablissement modèle, filiale de la Caisse Ouvrière d'Assurances Sociales « Le Travail » fondée par les Syndicats de la C.G.T., offre d'excellentes conditions matérielles de diagnostic et de traitement (laboratoire, radiologie, électrothérapie, diathermie, rayons ultra-violet).

Médecine générale, Maladies des femmes et des enfants, Accidents du travail

Tous les jours, de 9 heures à 11 h. 45. Lundi, mercredi, de 14 heures à 18 h. 30. Mardi et jeudi, de 14 heures à 19 heures. Samedi, de 14 heures à 18 heures. Lundi et mercredi, de 18 h. 30 à 20 h. 30. Vendredi, de 16 heures à 20 heures.

VOIX DE PROVINCE

DIJON

Pour des raisons personnelles, le groupe de l'Eveil Anarchiste arrêtera pendant un certain temps son activité éditoriale.

Néanmoins, que les camarades lecteurs du Libertaire, Patrie Humaine, Rectitude, se rassurent : ils recevront leurs journaux régulièrement.

D'autre part, nous faisons un pressant appel à ceux qui sont en dehors du groupe, qu'ils prennent contact au plus tôt avec nous. Chaque camarade anarchiste doit comprendre la gravité de l'heure présente, et aussi nos possibilités qui sont nombreuses dans notre région.

Nous sommes déjà une force, à Dijon et aux environs, mais nous pouvons faire mieux.

Pour ceux d'entre nous qui ne peuvent suivre nos réunions, ils peuvent se mettre en relation avec nous, connaître notre activité, nous aider, et aider l'Espagne, en prenant part à nos groupements d'effets et de fonds pour l'Espagne.

Il est regrettable que de nos camarades ignorent encore que des membres de notre groupe sont en Espagne, dont deux blessés à l'heure actuelle.

Que chacun prenne également note, que nous tenons une réunion et une causerie toutes les semaines. Tous renseignements seront fournis par le camarade P. Mathis, 48, rue Colson.

« L'Eveil Anarchiste ».

GRASSE

Un conflit de la parfumerie à lieu depuis le 16 avril.

Les patrons fascistes veulent licencier six ouvriers, prétextant qu'il n'y a plus de travail. Cela à l'heure même où les travaux battent leur plein !

Après des pourparlers négatifs les travailleurs de Grasse réclament la grève générale de solidarité qui devient effective. La parfumerie Bernard et Honorat est occupée, les autres usines ont leur piquet de grève. Promesse sur parole d'honneur, du préfet de Grasse, 1^{er} de faire avoir satisfaction, 2^e de ne pas faire appel à la force. En contre-partie que les piquets de grève soient retirés. Les « Chefs syndicaux » donnent ordre, contre ordre, puis les piquets sont retirés, l'usine abandonnée ; les jaunes en profitent pour entrer : le préfet n'a pas tenu parole, la ficelle arrive, barre les issues, les travailleurs groupés au centre protestent énergiquement, le colère gronde, les notables font appel à la discipline, au calme, tremblant de tous leurs membres. Enfin, les exploités apeurés acceptent la réintégration des ouvriers licenciés et affirment sans rire que les gardes mobiles sont des travailleurs comme nous, les défenseurs de la République.

Grâce à nos copains syndicalistes révolutionnaires l'action directe a reconquis ses droits.

Guisseguere, Chantier des Gâsères, Grasse.

LYON

Dans mon dernier article, j'ai demandé aux jeunes qui lisent « Le Libertaire » de se mettre, immédiatement, en rapports avec nous.

J'espère que les résultats seront positifs. Avec les quarante heures, il doit être facile, à nos camarades, d'organiser une réunion pour un samedi après-midi. Je me tiens à leur entière disposition. Au début, les auditeurs, dans les petits villages ou la lointaine banlieue, ne seront peut-être pas très nombreux. Mais cela n'est rien, si un petit noyau se forme, actif et sincère.

Donc, au travail ; pour faciliter notre tâche commune, je vous signale que j'habite chez M. Perron, 19, rue de la Poste, à Villeurbanne.

Une simple lettre que l'on m'adressera, des communiqués dans la presse locale ou régionale, et c'est le premier pas vers un avenir lumineux.

Un peu de hardiesse, que diable !

En passant, je signale la peu louable conduite du « Lyon-Républicain » à notre égard. Ce journal dit de « gôche » ne passe ni les communiqués, ni les articles que nous lui envoyons. Encore une fois, l'« Emancipation des travailleurs » sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Maurice Césbron.

LA CIOTAT

Aux Proletaires de ce pays

Quelle ne fut point ma surprise lorsque je vis une affiche sur laquelle j'aurais dû lire une protestation sur la non-intervention à sens unique. Mais, devant cette affiche, qui est d'ailleurs fort belle montrant une mère avec son enfant dans les bras, les avions fascistes jetant des bombes et en grosses lettres « Qu'as-tu fait pour éviter cela ? » j'ai attendu toute la soirée, espérant que, révolutionnaires comme vous le dites, vous alliez mettre une banderole avec ces mots : « Nos chefs ont trahi la Révolution Espagnole, nous ne voulons plus de non-intervention à sens unique. » Mais ces mots ne sont pas venus ; c'est pour cela que je vous demande quelle attitude prendrez-vous lorsque vos camarades reviendront du front espagnol ; si vous avez une conscience vous les fuirez car, lorsqu'ils demandaient des armes et des vivres vos chefs, oui, vos chefs, eux, ont voté la non-intervention et vous n'avez rien dit !

Donc, s'il y a encore dans votre cœur quelque chose de révolutionnaire, nous, anarchistes nous vous donnons la possibilité de pouvoir regarder vos camarades en face à leur retour d'Espagne. Pour cela, il faut venir chez nous ; là seulement vous aurez la possibilité de travailler à sauver vos camarades et à créer en Espagne un monde nouveau, qui donnera à chaque individu toute la somme de bien-être.

Ce bien-être il n'y a que les anarchistes pour le donner.

Louis Lieutaud.

Dans son assemblée générale du 20 avril 1937 le groupe a désigné son nouveau bureau : Bérenger, secrétaire ; Mei P., trésorier. Dorénavant la correspondance devra être adressée au camarade Bérenger J., 12, rue Amiral-Roussaud, La Ciotat (B.-du-Rh.).

MARSEILLE-SAINT-LOUIS

Dimanche dernier, 18 avril, bonne journée de propagande à Saint-Louis. L'éloquent conférencier G. Diné et l'écrivain poète, conférencier Théodore Jean, ont fait respectivement une conférence sur l'Espagne sanglante et sur les actualités internationales. Leurs paroles libératrices ont trouvé l'approbation unanime parmi les auditeurs, la salle était archicomble, une somme de cent francs a été recueillie et versée au camarade Bregliano pour la défense du camarade Fancelle (qui doit passer aux assises le 24 courant).

Dans l'après-midi, le camarade Théodore Jean fit une causerie amicale au siège du groupe, nombreux socialistes et communistes assistèrent et approuvèrent pleinement notre camarade qui a fait un magistral exposé sur l'histoire du capitalisme et de l'église. Vers la fin de la causerie un groupe d'adolescents, fervents catholiques, vinrent se mêler à notre assemblée et posèrent des questions à notre camarade, lequel a répondu courtoisement à toutes les questions posées.

Bonne journée de propagande pour Saint-Louis et pour nous tous.

E. CALDARONE.

SAINT-HENRI-VALLEE DE SEON

Les camarades et les personnes qui sont en possession des livres et brochures de la bibliothèque du groupe anarchiste de Saint-Henri-Vallee de Seon, sont informés de bien vouloir les rapporter au plus tôt au siège, 85, rue Rabelais où une permanence est ouverte tous les jours. Demander le camarade Cousinier Paul, pour ce qui concerne la bibliothèque qui est libre, publique, circulaire et gratuite où nos amis trouveront tous les ouvrages de propagande et de vulgarisation anarchiste.

Pour le groupe : Le secrétaire.

Les camarades sympathisants qui veulent se procurer le Libertaire ainsi que le Combat Syndicaliste toutes les semaines les trouveront au siège social, 85, rue Rabelais, St-Henri.

ROMANS

Questions aux camarades socialistes de Romans

Dans la Volonté Socialiste du 17 avril, chronique de Romans, nous relevons l'absurdité suivante : qu'en continuant leur propagande, les anarchistes font plaisir à MM. Pouzin et Barlier et qu'ils sont les ennemis de gauche du Front Populaire. Est-il possible que Romans possède encore des socialistes s'arrêtant aux ragots de politiciens intéressés. En quoi notre activité peut-être si agréable aux réactionnaires généraux ? Est-ce en continuant pour la vraie révolution sociale ? Est-ce en luttant contre la guerre et le fascisme et contre l'exploitation ? Ou bien, est-ce en étant pour toutes les améliorations sociales et pour la libération intégrale des travailleurs ?

Est-ce en critiquant les erreurs du F. P., en refusant de nous associer à ses risettes aux points du désert, en critiquant son abdication devant la finance en ayant davantage confiance dans l'activité des militants révolutionnaires, qu'en celle des politiciens plus ou moins véreux, que notre action a permis à des militants socialistes de confondre si grossièrement combattre et critiquer, qu'ils n'aient pas encore compris que critiquer c'est un peu collaborer pour le mieux.

Le Groupe Libertaire de Romans.

Usines Ford, Asnières. — Les camarades désireux de former un groupe doivent s'adresser au camarade Pelcot.

Asnières. — Tous les dimanches matin, à 9 h. 30, 1, rue de Metz, au coin de la rue Duménil, vente du « Libertaire » le jeudi et le vendredi au Bourguignon, le dimanche au marché des 4-Routes.

Bagnollet. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, salle Weber, 43, rue Hoche, Groupe d'Etudes Sociales, même salle, permanence le dimanche de 10 h. à 11 heures.

Blanc-Mesnil. — Tous les lundis, 20 h. 30, salle Auguste, 11, avenue des Lilas. « Le Libertaire » est en vente chez le dépositaire, avenue Henri-Barbasse.

Bobigny. — Samedi à 20 h. 30, salle Duvernois, place Carnot.

Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis, à 9 h., chez Guiviller, 50, avenue des Moulineaux.

Canton de Charenton. — Mercredi 5 mai, à 8 h. 30, salle du sous-col de la mairie de Charenton.

Champigny. — Vendredi, à 21 h., salle Ferré, 5, route de Villiers, le Libertaire est en vente à la Librairie Cagnolite, à côté de la Mairie.

Champigny. — Tous dimanche matin, 18 avril, à 9 h. du matin, chez Barreau, 90, Gde-Rue, à Nogent. Assemblée du groupe intercommunal.

Chelles. — Les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois à 20 h. 30, lieu habituel. Pour les adhésions s'adresser à Bernier, 12, quai Auguste-Prévoist.

Glanart. — Le « Libertaire » est en vente au Café Goubert, 41, avenue du Bois-de-Boulogne.

Glichy. — Tous les dimanches matin à 9 h., 92, rue de Paris.

Colombes. — Tous les jeudis au bar Colombia, 50, rue Saint-Denis.

Courbevoie. — Vendredi 7 mai, à 20 h. 30, 7, avenue Marceau, à Courbevoie.

Drancy. — Réunion tous les 1^{er} et 3^e samedis du mois salle Passabon, 50, avenue Marceau.

Ermont. — Tous les lundis à 9 h., 125 bis, rue de la Gare au fond de la cour à droite.

Groupe inter-régional de la Banlieue Nord-Ouest. — Vendredi 7 mai, à 20 h. 30, 7, avenue Marceau, à Courbevoie. Présence des groupes indispensable.

Groupe Intercommunal Banlieue Sud. — Lundi 3 mai à 20 h. 30, salle Leclerc, 50, avenue de Fontebelle, à Bichère. Causerie sur : Collectivisme et individualisme, par Castella. Réserve aux adhérents de l'U.A.

Gennevilliers. — Tous les vendredis à 20 h. 30, 90, rue Saint-Denis.

Issy-les-Moulineaux. — Tous les mercredis à 20 h. 30, café de la Poste, 14, avenue de Verdun.

Ivry. — Réunion sur convocation du secrétaire, La Courneuve (Usine Rateau). — Tous les vendredis à 17 h. 30, salle Tintin, rue Rateau.

Levallois-Perret. — Tous les jeudis à 20 h. 30, café Giroux, 83, rue Chevalier.

Livry-Gargan. — Vendredi 23, à 20 h. 45, au siège, 44, allée Montgolfier.

Montreuil. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise.

Montrouge. — Vendredi 7 mai, à 20 h. 30, 21, rue Sadi-Carnot.

Nogent-sur-Marne. — Tous les mercredis à 21 heures, chez Barreau, 90, Grande-Rue.

Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2^e et 4^e vendredis de chaque mois, au café du Siècle, maison Pige, face à la mairie.

Palaiseau. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au local habituel.

Pontoise. — Réunion tous les quinze jours. Pour tous renseignements, s'adresser au 14, rue Beaujour, de 12 à 14 heures et après 18 heures.

Fré Saint-Gervais. — Mardi à 21 h., 49, rue de la Cristallerie. Causerie éducative.

Puteaux-Neuilly. — Tous les vendredis à 20 h. 30, Salle Municipale, rue Roque-de-Fillol.

Sartroville. — Tous les dimanches, les camarades anarchistes de Sartroville-Maisons-Laffitte se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libertaire » et du « Combat syndicaliste », au marché, à partir de 9 heures, près de la gare. Tout ce qui concerne le groupe doit être adressé à Le Maner, 5, rue Friedland.

Sainte-Geneviève-des-Bois. — Le « Libertaire » est en vente chez Couyères, libraire, 17, avenue de la Gare, et chez Maurice, cafetier, 2, avenue de la Gare.

Savigny-sur-Orge. — Les camarades de Vigneux, Juvisy, Peryay, Ste-Geneviève, peuvent se mettre en relation avec le camarade Pradaud, 1, rue des Vergers à Savigny.

Stains. — Mardi à 20 h. 30, chez Frédo, boulevard Maxime-Gorki.

Suresnes. — Pour tout ce qui concerne le groupe, écrire, à Coche Louis, 61, rue de Verdun.

Valenton. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle du Château.

Versailles et environs. — Tous les vendredis à 9 h. 30, rue de la Paroisse, café de la Grande-Fontaine.

Viroflay et Saint-Cyr. — Les camarades désireux de former un groupe dans ces localités sont priés de se mettre en relation avec le groupe de Versailles, café de la Grande Fontaine, 63, rue de la Paroisse, à Versailles.

Vitry. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 55, rue du Génie.

LA VIE DE L'U.A.

FEDERATION PARISIENNE

Nous informons les secrétaires et trésoriers de groupes qu'une permanence aura lieu dans le local du Lib, le samedi, de 14 heures à 18 heures. Afin de faciliter notre tâche, en évitant la dispersion due au paiement des cotisations à droite et à gauche, nous leur demandons d'effectuer leurs versements, soit au camarade qui tiendra la permanence, soit par l'intermédiaire des délégués au C. I.

Les trésoriers : MAHE, MOUYSET.

C. I. de la Fédération. — Réunion samedi 1^{er} mai, à 20 h. 30, au local du « Libertaire ». Tous les groupes de la Fédération doivent être représentés.

Commission administrative. — Réunion lundi 3 mai, à 20 h. 30.

Ve et VI arr. — Tous les mercredis à 20 h. 30, salle d'Artagnan, 22, rue Broca.

IX^e arr. — Réunion tous les lundis café « Au Cadet », rue Cadet.

X^e et XII^e. — Vendredi 30 avril, à 20 h. 30, 100, rue des Boulets. Causerie par le camarade Lantimasse.

XIII^e. — Permanence, 22, rue des Gobelins, le dimanche de 9 h. à 12 h. Goguette samedi 1^{er} mai à 8 h. 30, 22, rue des Gobelins. Entrée 0 fr. 95.

XIV^e. — Tous les samedis à 21 h. au café « Parpillon », 36, rue de Vanves.

XV^e. — Vendredi 30 avril, chez Orce, 117, rue de Javel. Présence indispensable de tous les camarades.

XVII^e arr., St-Ouen. — Tous les jeudis à 20 h. 30, 3, rue des Appenins.

XVIII^e arr. — Réunion tous les mercredis à 21 heures « Au Sans-Souci », 100, rue Ordener.

XIX^e arr. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle Quenneux, 70, rue de Flandre.

XX^e arr. — Mercredi, à 20 h. 30, au 67, rue Ménilmontant, salle Lejeune, 1^{er} étage.

Usines Ford, Asnières. — Les camarades désireux de former un groupe doivent s'adresser au camarade Pelcot.

Asnières. — Tous les dimanches matin, à 9 h. 30, 1, rue de Metz, au coin de la rue Duménil, vente du « Libertaire » le jeudi et le vendredi au Bourguignon, le dimanche au marché des 4-Routes.

Bagnollet. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, salle Weber, 43, rue Hoche, Groupe d'Etudes Sociales, même salle, permanence le dimanche de 10 h. à 11 heures.

Blanc-Mesnil. — Tous les lundis, 20 h. 30, salle Auguste, 11, avenue des Lilas. « Le Libertaire » est en vente chez le dépositaire, avenue Henri-Barbasse.

Bobigny. — Samedi à 20 h. 30, salle Duvernois, place Carnot.

Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis, à 9 h., chez Guiviller, 50, avenue des Moulineaux.

Canton de Charenton. — Mercredi 5 mai, à 8 h. 30, salle du sous-col de la mairie de Charenton.

Champigny. — Vendredi, à 21 h., salle Ferré, 5, route de Villiers, le Libertaire est en vente à la Librairie Cagnolite, à côté de la Mairie.

Champigny. — Tous dimanche matin, 18 avril, à 9 h. du matin, chez Barreau, 90, Gde-Rue, à Nogent. Assemblée du groupe intercommunal.

Chelles. — Les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois à 20 h. 30, lieu habituel. Pour les adhésions s'adresser à Bernier, 12, quai Auguste-Prévoist.

Glanart. — Le « Libertaire » est en vente au Café Goubert, 41, avenue du Bois-de-Boulogne.

Glichy. — Tous les dimanches matin à 9 h., 92, rue de Paris.

Colombes. — Tous les jeudis au bar Colombia, 50, rue Saint-Denis.

Courbevoie. — Vendredi 7 mai, à 20 h. 30, 7, avenue Marceau, à Courbevoie.

Drancy. — Réunion tous les 1^{er} et 3^e samedis du mois salle Passabon, 50, avenue Marceau.

Ermont. — Tous les lundis à 9 h., 125 bis, rue de la Gare au fond de

